

JOURNAL HELVETIQUE  
OU  
**RECUEIL**

DE  
PIECES FUGITIVES DE LITTÉRATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

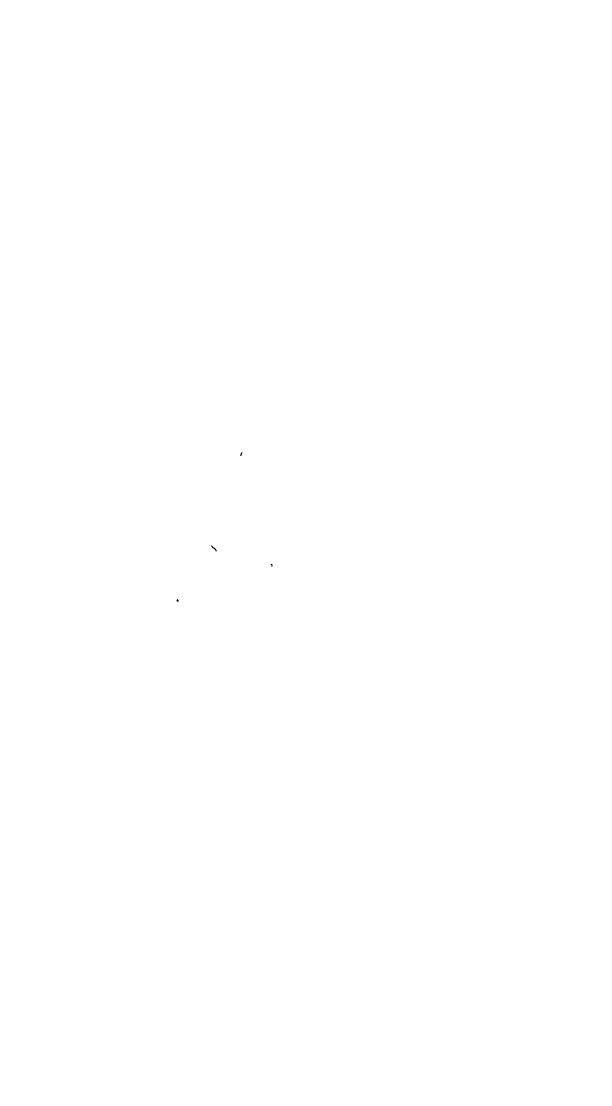
M A I 1760.



NEUCHÂTEL,



MDCCLX.



JOURNAL  
HELVETIQUE.

M A I 1760.

JESUS-CHRIST

*Remède universel aux maladies de l'ame.*

Les grands objets du Christianisme, objets si importans au bonheur de l'homme, ne sauroient être trop envisagés sous différentes faces. Ce que l'une n'a pas produit, ou qu'elle n'aura produit que foiblement, une autre le fera peut-être avec plus d'efficacité.

Il y a quelque tems que l'on vit dans le *Journal Helvétique* un chétif balbutiement sous ce grand titre, JESUS CHRIST, *Trésor du Chrétien*: L'idée m'est venue de considérer de nouveau ce même grand objet sur le pied d'un *Remède*, & d'un *Remède universel* aux diverses maladies de l'ame. Si je disois

#### 4 JOURNAL HELVETIQUE

alors , que c'étoit Nôtre Seigneur lui-même qui m'avoit présenté l'idée de *Treſor*, quand il compare ſon Roiaume à un *Treſor caché dans un champ*, je dirai pareillement, que c'eſt encore l'Écriture qui me le préſente aujourd'hui ſous cette nouvelle face, ſous l'idée d'un *Remède*, d'un ſpécifique infaillible contre nos maladies ſpirituelles. Écoutons là deſſus le Prophète ESAÏE, parlant de l'abaiſſement du Meſſie : *C'eſt dans ſes meurtriſſures*, dit il, *que nous trouvons nôtre guérifſon* \*†, MALACHIE de même, le comparant à un ſoleil vivifiant qui ſe leveroit ſur les homes, dit qu'il *porteroit la ſanté dans ſes rayons* †.

Au reſte, ſi ce n'étoit que ſur le pied d'un balbutiement, que je me permis la première fois de prendre la plume, ſur un ſujet ſi reſpectable, ſi ſublime, ſi divin, ce n'eſt encore aſſurément que ſur ce pied là, que je m'enhardis maintenant à la reprendre; encouragé pourtant, dans ma ſi juſte timidité, par le Seigneur Jéſus lui même, qui ne dédaigna pas les *Hofanna* des enfans qui aplaudifſoient à ſon entrée roiale dans Jérusalem.

Que l'ame ait ſes maladies, c'eſt ſans doute ce qui n'a pas beſoin de preuve: Toute paſſion qui détranquiliſe l'home, qui l'agite, qui le

---

\* Eſaie LIII. 5.

† Mal. IV. 3.

trouble , qui le pousse à des choses honteuses , qui le détourne de sa noble destination , & le prive du libre exercice de ses facultés spirituelles, est sans doute une maladie de l'ame, & une maladie d'autant plus funeste , que nous ne sommes proprement homes que par l'ame , & que le corps n'en est qu'une foible & chétive envelope , qui nous est comune avec tous les animaux.

Il seroit étonant , que cette idée des maladies de l'ame fut une thèse à prouver à des Chrétiens , tandis qu'elle a été universellement reçue par tout ce qu'il y a eu de sages chez les Païens , même dans leurs sectes les moins rigides & les plus relâchées. Ainsi si quelqu'un s'avisoit de la contester , on ne pourroit assurément que l'envisager come un de ces malades , qui , transportés d'une fièvre ardente , & dans l'état le plus critique , au jugement même du médecin , lui soutiennent & à tous les assistans , qu'ils se portent mieux qu'eux tous , & rient des remèdes qu'on leur présente.

Il est sans doute inutile encore , que j'entre ici dans le détail de toutes ces passions diverses , qu'on ne peut que regarder come des maladies de l'ame. Il suffira que je m'en tienne aux trois capitales , sources de toutes les autres ; je veux dire , la *Volupté* , l'*Avarice* , & l'*Orgueil*. Il n'y a personne en état ,

tant soit peu capable de réflexion, qui ne puisse comprendre, que toutes les autres dérivent de l'une de ces trois; & que de toutes trois on peut dire, à peu près également, ce qu'a dit un grand Poëte de l'une en particulier, & un Poëte nullement suspect d'une morale outrée: *Affigit humo divina particulam auræ\**. Si donc je démontre que JESUS-CHRIST est réellement un spécifique, un antidote infallible contre toutes trois, il sera vrai de dire selon l'énoncé de mon titre, qu'il est *un Remède à toutes les maladies de l'ame*. Començons par la *Volupté*.

Quand on considère l'adorable Fils de Dieu, quitter volontairement le sein de celui qui est la félicité même, pour venir dans un monde de misères & de douleurs, & comment? En revettant la nature humaine, c'est à dire en s'affujettissant à toutes ses infirmités & à toutes ses misères, réduit à être neuf mois dans les ténébreux flancs d'une Mère, à passer ensuite successivement par toutes les autres classes de la pauvre humanité; sujet à la faim, à la soif, à la lassitude, à toutes les infirmités du corps; au chaud, au froid, à toutes les injures des élémens; sous des Pères pauvres, hors d'état dès là de parer à bien des choses dont les riches savent se ga-

---

\* HOR. Sat. 2. lib. 2.

rantir ; réduit à gagner sa vie sous eux par un travail pénible ; passer ensuite près de quatre années dans des marches perpétuelles, à pied, nourri & vêtu d'aumones ; enfin livré à des ennemis acharnés & barbares, qui le garrotent, le souffletent, lui couvrent le visage de crachats, lui déchirent le corps par une impitoyable flagellation, le couronnent d'épines, & le clouent à une croix, où il aime mieux se priver d'une boisson assoupissante, qui lui auroit afoibli de beaucoup le sentiment de ses douleurs, que de perdre par là sa présence d'esprit, & où il expire enfin dans des douleurs si terribles, qu'il se croit presque abandonné de son Père : Où est, dis-je, le Chrétien, qui, se disant son Disciple, & le considérant dans cet état de peines & de souffrances si soutenues, & soutenues volontairement & par choix, puisse encore conserver quelque intelligence avec les traitresses Sirènes de la volupté, & ne s'écrie pas ici avec S. PAUL : *Où la Volupté, cette maudite partie de mon vieil home est crucifiée avec JESUS-CHRIST, elle est détruite, & je rougirois d'en être plus-déformais esclave* \*.

Et de l'*Avarice*, n'en sera-t-il pas précisément de même ? Comment cette cruelle maladie de l'ame, où l'on brule d'une foie infâ-

---

\* Rom. VI, 6.

## 3 JOURNAL HELVETIQUE

siable pour des richesses faussement ainsi nommées, & par qui? par les malades eux mêmes, & où l'on veut tout pour foi & rien pour autrui, coment, dis-je, cette maladie si épidémique pourroit-elle tenir contre la vue du glorieux Fils de Dieu, se dépouillant de toute sa gloire, pour se dévouer à servir lui même de pature à l'ame, pour lui doner sa propre chair à manger, & son propre sang à boire; & qui, come nous l'avons déjà dit, après avoir été élevé par des parens pauvres, passe près de quatre années à vivre d'aumônes, sans feu, sans lieu, plus pauvre que *les renards*, & que *les oiseaux*, qui tous ont des terriers & des nids, tandis qu'il n'avoit pas où reposer sa tête; ne voulant même pas être le dépositaire des aumônes qu'on lui faisoit, & pour nous bien faire sentir le cas que nous devons faire des richesses, choisissant pour son trésorier le voleur & traître JUDAS; enfin réduit en mourant à recourir à S. JEAN pour assister sa propre Mère & la recueillir chez lui. Ici encore le Chrétien, le Disciple du pauvre & dénué JESUS, pourra-t-il ne pas s'écrier avec S. PAUL: L'Avarice ce membre infect & gangrené du *vieil home est crucifié avec JESUS-CHRIST*, il est amputé; elle est crucifiée pour moi, come je le suis aussi pour elle\*.

---

\* Gal. VI. 14.



Et contre l'*Orgueil* ou l'*Ambition*, JESUS-CHRIST & sa croix auront-ils moins d'efficacité? Quelque violente & quelque invétérée que put être dans une ame cette troisième maladie, comment pourroit elle résister à la contemplation de l'adorable Fils de Dieu, renonçant à la gloire céleste, pour venir incognito, si je puis parler ainsi, & come travesti parmi les homes: Et sous quelle forme? Sous celle de *serviteur*, parfaitement assortie à sa naissance dans une étable; d'un *serviteur* le mépris & le rebut des Grands du siècle, l'objet de leurs invectives, de leurs injures, & de leur qualifications les plus atroces. Mais que dis-je, sous la forme d'un *serviteur*? Sous celle d'un criminel, dont on se joue, & à qui l'on insulte, come jamais on n'insulta, ni n'insultera surement jamais au plus qualifié scélerat, une fois condamné au suplice; traité par une vile soldatesque en Roi ridiculisé de la façon la plus piquante & la plus amère, & mourant ainsi couvert d'opprobres & d'ignominies sur une croix, suplice réservé aux plus insignes malfaiteurs, ou à de vils esclaves; au milieu de deux brigands, come le plus coupable des trois, &, pour comble, essuiant encore les insultes de l'un d'eux, qui, malgré la violence de ses propres douleurs, se porte à cet excès de rage, que d'être lui même l'écho

des railleries de ses ennemis. Et quelles railleries? Tout ce qu'on peut imaginer de plus piquant & de plus dur à supporter : Se sentir le-Fils de Dieu, qui auroit pû par un seul mot les confondre & les terrasser ; & , par son silence & son inaction, leur donner pour ainsi dire cause gagnée, & les autoriser dans leurs conclusions, que tous ses miracles n'auroient donc été que supercheries, & qu'il n'étoit dans le vrai qu'un imposteur, mais un imposteur d'un orgueil & d'une impiété sans exemples. O Orgueil, Orgueil, n'y a-t il pas là dequoi abolir même jusqu'à ton nom parmi des Chrétiens, & qui d'entr'eux ne devoit encore s'écrier ici avec S. PAUL : *A Dieu ne plaise que je cherche plus aucune gloire, à moins que ce ne soit dans la croix de JESUS CHRIST mon Sauveur, par laquelle le monde & notamment l'Orgueil, m'est crucifié pour jamais \**.

Mais ce qui fait la principale force de notre Remède, c'est de savoir, come il n'est permis à aucun Chrétien de l'ignorer, que c'est pour cela même, pour qu'il servit de remède à ces maladies, que le Père éternel nous a envoyé son Fils, & que ce Fils de sa dilection s'est soumis à la volonté de son Père, & a accepté de sa main une coupe si amère.

---

\* Gal. VI. 14.

Refuser donc d'accepter aussi le remède sur ce pied là, & vouloir absolument fomentér ces maladies & s'y complaire, ne seroit-ce pas dire tacitement, qu'en tout cela Dieu s'est mépris, aussi bien que son Fils; qu'ils se sont mis tous deux en grand frais pour néant, qu'on 'ne leur en fait aucun gré, & qu'au contraire on regarde come de vrais Biens ce qu'ils ont jugé des Maux, & come santé & vie ce qu'ils ont envisagé come maladie & mort. Pensées qui font frémir, & qu'on défie les plus déterminés voluptueux, avarés, orgueilleux & ambitieux d'oser coucher sur le papier.

Fort bien, dira t-on. Mais enfin pour pouvoir bien exalter l'efficacité de tout remède, il n'est rien tel que l'expérience. Que de Médecins, que d'Empiriques ne voit on pas en éfet tous les jours dire merveilles de leurs remèdes, & les vanter même come des remèdes à peu près universels, tandis que par l'expérience ils se trouvent souvent être le néant même? Or pour en revenir à celui-ci, voit on donc que les Chrétiens, chez qui il est tant en vogue, soient moins infectés de ces maladies, qu'ils soient moins avarés, moins voluptueux, moins orgueilleux ou ambitieux que les autres peuples du monde, chez qui le remède est inconnu?

Fort objection, j'en conviens; objection

bien triste & bien affligeante, mais qui pourtant n'est pas sans réponse. D'abord je pourrois bien nier le fait, & soutenir qu'il s'en faut bien que les Chrétiens soient autant voluptueux, avarés, orgueilleux qu'ils le seroient sans l'Évangile. Au moins ont ils cet avantage sur les autres peuples du monde, qui n'ont pas connu ou qui ne connoissent pas actuellement JESUS-CHRIST, que ceux-ci sont voluptueux, avarés, orgueilleux sans remords, tandis que les Chrétiens, au moins pour la plupart, ne peuvent qu'éprouver là dessus, plus ou moins, une condamnation secrète, & qui bon gré malgré se fait de tems en tems vivement sentir à eux. Or chacun fait combien, en fait de maladie, c'est toujours un symptôme favorable de sentir son mal, plutôt que d'y être entièrement insensible.

Mais en accordant, si l'on veut l'objection à plein, je n'ai jamais prétendu qu'il en dut être autrement de ce remède spirituel, que de tous les remèdes corporels. Ceux-ci, quelque excellens, quelque infaillibles qu'ils puissent être, n'opèrent jamais qu'autant que le malade veut bien en faire usage. En vain lui présenteroit on tout ce que la pharmacie conoit de plus salutaire, s'il se contente de le regarder, ou de s'en entendre faire l'éloge, il lui sera toujours très utile. Il faut qu'il

l'avale, qu'il entre dans son estomac, qu'il s'y digère, qu'il passe dans la masse du sang, & s'infinue dans les plus petits vaisseaux. Or voit-on beaucoup de Chrétiens qui fassent un tel usage de JESUS CHRIST leur grand remède? En voit-on beaucoup, qui, pour m'énoncer avec NÔtre Seigneur lui même, mangent sa chair & boivent son sang, qui la machent, qui la savourent, qui li digèrent, qui en fassent le sujet de leurs méditations, qui y reviennent sans cesse avec plaisir, avec joie, avec délices, come on ne se lasse point de revenir à du bon pain, & à du bon vin, & chez qui elle se convertisse enfin en leur propre substance, en sorte qu'elle devienne l'ame de leur ame, & leur unique élément?

Ici l'on s'apercevra sans doute, que je fors de ma figure, que je quitte l'idée de remède, pour passer à celle d'aliment. C'est qu'il en est tout autrement de celui ci, que de ceux de la pharmacie. Ceux-ci pour la plupart sont désagréables, amers, dégoutans, & n'ont rien de nutritif. JESUS-CHRIST au contraire ne présente à l'ame que suc, que jus, que confortatifs, que douceur, que délices. L'ame se sent elle afoiblie, languissante, abatue, épuisée, elle y revient avec empressement, come à un aimable repas, come à un festin, & toujours elle y trouve à souhait sa nour-

riture, son restaurant, sa force & sa vie.

Mais quelle ame? L'ame qui une fois a vivement senti ses maux, & qui, les envisageant come tels, soupire sincèrement après sa guerison. C'est à de telles ames uniquement, que JESUS-CHRIST est vraiment un remède, un Libérateur, un Sauveur: A toutes les autres il leur est étranger, il leur est inconnu: C'est lui même qui le déclare. *Ceux qui sont en santé ne recherchent pas le Médecin, mais ceux qui se portent mal. Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs (a). Je suis venu chercher & sauver ceux qui se sentent perdus (b). Vous tous qui êtes travaillés & chargés, venez à moi, venez, venez trouver le vrai repos de vos ames (c). Venez au festin de mes noces (d); venez souper avec moi, & moi avec vous (e).*

Si, come nôtre Seigneur le dit aussi, *Personne ne peut venir à lui, que le Père ne l'y attire*, souhaitons à toutes les ames, que ce Père des miséricordes hâte envers toutes, s'il est possible, cet heureux moment de salut; que de gré ou de force il les arrête au milieu de leurs courses vagabondes & de leurs dissipations continuelles, qu'il les tire de la létargie

(a) Math. IX. 12 & 13.

(b) Luc XIX. 10.

(c) Math. XI. 28 & 29.

(d) Math. XXII. 2.

(e) Apoc. III. 20.

mortelle où elles croupissent, enforte que, sentant enfin leurs misères & leurs plaies, leur cœur, leur apétit s'ouvre pour le divin remède qui leur est destiné à toutes dès l'éternité; qu'elles connoissent enfin JESUS come leur Médecin & leur Sauveur, & qu'elles éprouvent toutes la réalité de cette tendre parole: *Je suis venu afin que mes brebis aient la vie, & qu'elles l'aient même surabondamment.*

*Je prie maintenant Messieurs les Dérists, ceux d'entr'eux qui sont mécréans de bonne foi, car pour ceux qui ne le sont que par libertinage, & pour pouvoir plus librement satisfaire leurs passions, je n'ai rien à leur dire: Je les prie de se demander:*

1°. Si en y réfléchissant bien, ils ne trouvent pas eux mêmes ce moyen de salut, ce remède aux maladies de l'ame, plus prompt, plus sur, plus efficace, plus à la portée de toutes fortes d'esprits, grands & petits, que tous les préceptes de la plus belle & de la plus parfaite morale?

2°. Si de la façon dont ils connoissent l'homme, & à juger de tous les autres par eux mêmes, ils conçoivent que jamais ce plan eut pû être inventé ni imaginé par aucun mortel, si profond, si sublime philosophe, ou grand politique eut il été?

3°. S'ils ne reconnoissent donc pas là, palpablement, l'ouvrage de celui dont les pensées & les voies sont autant élevées au dessus de celles de tous les homes, que le ciel l'est au dessus de la terre; & si, par conséquent, cela ne fait pas, en faveur de la divinité de l'Évangile, une preuve peut être plus forte encore, que celle de tous les miracles qui y sont racontés; puisque, sur les miracles, certains esprits repliqueront toujours, qu'ils voudroient bien les avoir vus eux-mêmes: Au lieu que ceci est actuellement sous nos yeux, nous le voyons, nous le touchons de la main, nous pouvons le mâcher & le peser tout à notre aise, & y revenir sans cesse; & si nous sommes bien neutres, & autant impartiaux qu'on doit l'être, quand on ne desire & ne cherche que la vérité, nous n'y reviendrons jamais qu'avec de nouveaux transports de l'admiration la plus vive.







CINQUIEME LETTRE,  
SUR LES ÉQUIVOQUES DE LA LANGUE HÉ-  
BRAIQUE.

M E S S I E U R S ,

**S**I les Auteurs françois, dans leurs écrits, suprimoient de quelques mots une partie des voïelles, dont ils sont composés, pendant qu'ils n'écriroient absolument que les seules consonnes, de quelques autres mots; dans combien d'embaras & de méprises, ne jetteroient-ils pas par là, leurs lecteurs, & en particulier les étrangers, à qui la langue françoise ne seroit pas assez familière? Tel est précisément le cas de la langue hébraïque. Elle a bien, come toutes les autres langues, des voïelles dans son alphabet. Auroit-elle pu s'en passer? Mais pour plus de briéveté, elle en supprime, à tout moment, quelques unes, dans la supposition, que le lecteur les suppléera assez de lui-même. Ce supplément des voïelles sous entendues demandoit déjà un certain degré d'attention & d'intelligence, lors même que l'Hébreu étoit la langue commune du peuple; mais il est devenu sujet à beaucoup plus de difficultés, dès que l'hébreu

a cessé d'être une langue vulgaire. Les *Masorethes*, c'est-à-dire, les Grammairiens Juifs, l'ont bien senti, puisque c'est dans la vue de remédier à cet inconvénient, qu'ils ont inventé leurs *points-voielles*, que l'on voit à présent dans la plupart des Bibles hébraïques, & que l'on verroit dans toutes généralement, si ces points étoient d'institution divine.

Toutes les Bibles hébraïques, qu'on trouve imprimées sans ces points, sont donc come autant de témoins fidèles, qui déposent unanimement contre la nouveauté de cette institution judaïque, en faveur de laquelle tant de savans, sont néanmoins si fort prévenus. Mais ces Messieurs ont-ils par devers eux des preuves certaines, je ne dis pas de l'infailibilité, mais seulement de la médiocre habileté des *Masorethes*, en fait de critique? Il me sembloit que la nouvelle traduction du chapitre septième du *Cantique des Cantiques*, que vous aviez inserée dans votre Journal de Septembre 1748, pouvoit suffire pour convaincre les lecteurs, qu'il avoit été étrangement défiguré par leurs points-voielles; mais puisque cette traduction n'a pas encore assez fait sentir la nécessité de laver le texte original, de cette poussière de l'école judaïque, qui l'a si fort enlaidi, qu'il me soit permis de présenter maintenant un ou deux autres échantillons du même cantique, par

lesquels on pourra de nouveau juger, & avec plus de conoissance, de la différence qui se trouve, entre l'hébreu sans points, & la ponctuation masoréthique.

## CANTIQUE DES CANTIQUES.

## CHAPITRE II.

*Hébreu sans point.*

2. Tel qu'est un lys,  
entre des épines; telle  
est ma chère amie, entre  
les personnes éfeminées.

3. Tel qu'est un O-  
ranger, entre les arbres  
d'une forêt, tel est mon  
bien aimé, entre les  
bomes intelligens. J'a-  
vois désiré, de demeu-  
rer sous son ombre, &  
je m'y étois assise, &  
son fruit étoit doux, à  
mon palais. 4. M'a-t-il  
fait entrer, dans une  
maison, où l'on se rem-  
plit de vin? car on lève  
l'étendart contre moi;  
dans une patrie que  
j'aime. 5. Soutenez moi,  
parmi les bouteilles;  
préparez moi un lit,  
avec des oranges; car  
je suis malade, pour  
une patrie que j'aime.

*Hébreu ponctué.*

2. Tel qu'est un lys,  
entre des épines, telle  
est ma chère amie, entre  
les personnes éfeminées.

3. Tel qu'est un Oran-  
ger, entre les arbres  
d'une forêt, tel est mon  
bien-aimé, entre les bo-  
mes intelligens. J'avois  
désiré, de demeurer sous  
son ombre, & je m'y  
étois assise, & son fruit  
étoit doux, à mon palais.

4. Il m'a fait entrer, dans  
une sale de festin, & sort  
étendant, qui brille sur  
moi, est celui de l'amour.

5. Soutenez moi le cœur,  
avec des bouteilles, pré-  
parez-moi un lit, avec  
des oranges; car je suis  
malade d'amour.

„6. Vient-on sur ma gau-  
 „che ? Elle me fait des  
 „bleffures à la tête. Ou  
 „se jète-on sur ma droi-  
 „te ? Elle m'enferme  
 „dans ses bras. 7. Enfans  
 „éféminez de Jérusalem,  
 „je vous ai fait conjurer,  
 „pour le salut de vos ar-  
 „mées à fouhait, pour la  
 „force de *vôtre* état. Est-  
 „ce que vous vous ré-  
 „veillerez ? Oui, est-ce  
 „que vous ferez excitez,  
 „par ma chère amie, à  
 „me rendre le témoi-  
 „gnage qu'elle desire ?

6. *Que la main gauche,*  
*soit sous ma tête, & que*  
*la droite m'embrasse.*

7. Enfans éféminez de  
 Jérusalem, je vous con-  
 jure, par les chevreuils,  
 ou par les biches de la  
 campagne, que vous ne  
 réveilliez point, & que  
 vous ne fassiez point le-  
 ver, ma chère amie,  
 avant qu'elle le veuille  
 bien.

## CHAPITRE V.

### *Hébreu sans point.*

„1. J'y suis venu dans  
 „mon jardin, ma sœur  
 „mon Epouse, j'ai cueilli  
 „ma myrrhe avec mes  
 „aromates : j'avois laissé  
 „dévorer, dans ma forêt,  
 „un peuple *dégouté* de  
 „mon miel : j'ai fait boi-  
 „re de mon vin de *co-*  
 „lère, à un *autre* peuple,  
 „*enivré* de ma graisse :  
 „ils ont dévoré leurs  
 „compagnons : Soiez ré-  
 „tablis, & recevez des  
 „récompenses, mes chers  
 „amis.

### *Hébreu ponctué.*

1. J'y suis venu, dans  
 mon jardin, ma sœur  
 mon Epouse ; j'ai cueilli  
 ma myrrhe, avec mes  
 aromates : j'ai mangé  
 mon miel de forêt, avec  
 mon miel ; j'ai bû mon  
 vin, avec mon lait : man-  
 gez *mes* compagnons :  
 bûvez & enivrez-vous,  
*mes chers* amis.

C'est par forme d'adoucissement, que nôtre version comune a rendu la fin de ce verset, en ces mots : *Buvez, & faites bone chère, mes amis* ; car le sens propre & literal du verbe hébreu, suivant la ponctuation des Juifs, est, *ennivrez-vous.*

Dans le cinquième verset du Psaume XLIX, le Psalmiste dit : „ Laisserai-je incliner, vers l'injuste Dominateur \*, ceux qui me prêteront l'oreille ? „ Les *Masorettes* lui font dire, *J'inclinerai mon oreille à un discours sententieux.* Mais, pour peu qu'on lise avec attention ce Psaume, on verra, qu'il a été composé, pour fortifier les fidèles, au tems du triomphe de l'home de péché.

---

\* Le terme hébreu est le même, auquel les *Masorettes*, par leurs points, ont doné le sens de *Dominateur*, PL CV. 20 & 21. Habac. I. 14, & ailleurs. C'est un de ces mots, dont toutes les lettres sont des consones, *mchl.* Ici, ils le prononcent *machal*, & dans Habacuc, *mochel.*





## A MONSIEUR T\*\*.

*Sur les Psaumes, & sur la traduction qu'on en a faite en vers françois.*

**J**E vous disois, MONSIEUR, dans ma précédente lettre, que vous aviez bien fait de ne pas entreprendre la correction de nos Hymnes; que la nouvelle version de nos Psaumes, qui fut publiée à *Genève* l'an 1695, & que la vénérable Compagnie de nos Pasteurs & Professeurs soumit à l'examen du Public, essuia plusieurs contradictions & critiques. Le fameux JURIEU, Ministre alors à *Rotterdam*, se distingua parmi les Censeurs, & fulmina contre cette nouvelle version, qui ne comença proprement à avoir cours, & à s'introduire dans les Eglises réformées qu'au commencement de ce siècle. La lettre, que M. JURIEU publia sur ce sujet, est datée de l'an 1700. On lui fit une réponse très forte & judicieuse, non de la part de la vénérable Compagnie; mais celui qui répondit à ce Théologien paroissoit bien instruit des intentions des Pasteurs de *Genève*, & entrer dans leurs vûes, qui étoient contenues dans l'avis imprimé à la tête de l'édition des Psaumes, qu'ils donèrent en 1695, & que voici.

*Ayant reconnu*, disoient-ils, *que les Eglises qui font le service divin en françois, avoient besoin d'une version plus intelligible que n'est aujourd'hui celle de MAROT & de M. DE BEZE\**, & qui par les expressions ne donat a personne aucun prétexte d'en parler avec mépris, nous avons revu celle de M. CONRART, & après y avoir fait quelques changemens nous la publions pour la satisfaction des Eglises qui trouveront a propos de s'en servir. Nous prions ceux qui entendent la langue orientale, ou les règles de la poésie françoise, de nous avertir des défauts qu'ils pourroient remarquer. On profitera de leurs avis, pour l'édification des Eglises, qui doit être le but de tous les ouvrages de religion.

Rien de plus modeste & de plus sensé que cet avis. En éfet, à moins qu'on ne prétende que les langues ne vieillissent jamais, que les mots & les expressions ne changent point;

---

\* Je ne sai si Messieurs de l'Académie françoise peuvent même se flater de pouvoir jamais fixer la langue françoise, qui change presque tous les jours. Quoique la langue angloise soit moins inconstante, elle souffre cependant des changemens. Dans le tems de la Réformation, dit M. BURNET, quelques Poëtes anglois mirent les Psaumes en vers. Mais come la poésie n'avoit pas alors la justesse & l'elevation qu'elle a aquisée, la bassesse de l'expression & du tour les a fait négliger, & ils sont aujourd'hui décriés & hors d'usage.

on ne peut s'empêcher de convenir que, dans les vers ainsi que dans la prose, on doit se conformer à l'usage, pour être entendu, & ne pas blesser certaines bienséances; car il y a des termes qui étoient fort bons, il y a deux ou trois cents ans & qui sont tellement suranés aujourd'hui, qu'ils sont inintelligibles, & ont même quelque chose de burlesque & de ridicule \*; *Ce qui porte dans les Esprits*, dit un Auteur illustre, *des idées profanes & scandaleuses*. Aussi ne lit-on plus les vers de RONSARD autrefois si vantés, & que M. de THOU compare à HOMERE. Ceux même de MAROT, quoi qu'il eut assez bien saisi le génie de la langue françoise peu connu de son tems, sont à peine lus, & il n'y a plus que quelques épigrammes choisies, qu'on trouve dans quelques recueils. Il n'est donc pas étonnant que les cinquante Psaumes qu'il traduisit sans même savoir l'hébreu, quoique d'une manière plus littérale que la paraphrase de M. GODEAU,

---

\* Pouvoit-on s'imaginer que d'antiques expressions, dont le sens est obscur, & n'est plus tel qu'il étoit autrefois, fussent consacrées, come si elles avoient été inspirées par Dieu lui même? Cette imagination seroit aussi ridicule que l'étoit celle de quelques Catholiques qui pour décrier le nouveau Testament du tems de LUTHER, publioient qu'il étoit l'ouvrage de ce Réformateur.



aient eu le sort de ceux de M. DE BEZE, qui continua cette traduction avec succès, ayant étudié la langue originale, & ayant l'esprit poétique; mais enfin cet ouvrage avoit de grands défauts, & ne pouvoit se soutenir dans le siècle où nous sommes, que la langue françoise & la poésie se sont perfectionnées, & où, sans devenir meilleurs ni plus sages, les hommes sont devenus plus éclairés, sur certains objets, & plus délicats. M. JURIEU avoit donc bien tort de traiter cette révision d'*attentat* & de *scandale*; mais il auroit eu raison de désirer qu'on ne se fut pas donné la peine de les tous traduire. Il convenoit lui-même qu'on ne prit les Psaumes de MAROT que faute d'en avoir d'autres, & qu'une telle version ne peut être parfaite. Voici ce qu'il dit, dans la réponse à l'histoire du Calvinisme. *Il faut se servir du premier Poëte qui se rencontra & qui voulut bien prendre la peine de traduire & de donner la forme de vers aux paroles saintes. Les bons Poëtes catholiques ne faisoient que des vers impurs, & de mauvaises pasquinades contre les Luthériens. On ne pouvoit mieux faire que de leur opposer des cantiques nobles & sublimes.*

Il y avoit donc de l'entêtement, de l'opiniâtreté, de fulminer, avec autant de véhémence qu'il le fit contre une nouvelle version moins défectueuse que l'ancienne, &

plus conforme à l'usage \*. Pourquoi traiter de *Novateurs* ceux qui prirent la peine d'y travailler, afin de rendre le service public plus utile & plus respectable? On dit qu'il y avoit en Suisse des lieux, où l'on entonoit les Psaumes dans le temple, avec un cornet à bouquin; M. JURIEU auroit-il voulu, que par un asservissement ridicule on eut persisté dans une coutume si mauvaise, qui exposoit le culte de la religion au mépris & à la risée? On pouvoit apliquer à cet Ecrivain célèbre ce qu'il dit d'un Auteur, qui prétendoit s'ériger en maître & en oracle: *On ne peut souffrir, dit il, un Auteur qui parle d'une bagatelle & d'une chose de peu d'importance, en termes tragiques; naturellement on a de l'averson pour les excès, ils blessent l'imagination; la colère n'est jamais agréable; c'est une passion furieuse dont la vie fait de la peine; mais particulièrement quand on la trouve sans fondement; on*

---

\* Il est toujours bien de changer une version, quand on la corrige en mieux. Voici une réflexion très judicieuse qu'on trouve dans une lettre imprimée sur ce sujet en 1700. „ Il n'y a que des gens „ ignorans ou fort prévenus qui ne conviennent pas „ qu'il soit nécessaire de perfectioner nos versions. „ On les a toujours corrigées depuis la Réformation. „ Si l'on confronte les Bibles françoises d'aujourd'hui „ avec celles qui étoient en usage il y a 150 ou 160 „ ans, on sera surpris de la différence qu'on y re- „ marquera.

*apelle cela, Excitare tempestates in simpulo.  
C'est employer le fer & le feu contre des mouches.*

Il est surprenant que M. JURIEU, qui étoit savant & home d'esprit, n'ait pas senti combien les injures font de tort à un Ecrivain, & sur tout à un Ministre de l'Evangile, dont les ouvrages doivent servir d'exemple & de modèle, & où tout doit respirer la douceur, la moderation & l'humilite †. Peut-il oublier l'excellent precepte de son divin Maître, *Soyez doux & humbles de cœur?*

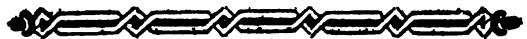
Malgré ses instances, les déclarations & ses écrits, la nouvelle version des Psaumes prévalut sur l'ancienne, dans presque toutes les Eglises réformées, excepté dans celle de *Rotterdam*, dont M. JURIEU étoit Pasteur, & où il avoit beaucoup de crédit; mais après sa mort cette Eglise s'est conformé aux autres. Aujourd'hui cette version si désirée autrefois par les Synodes de France, qui même avoient déjà fait quelques corrections à celle

---

† Je ne fais si l'humilité dans ce que dit M. JURIEU, dont voici les propres paroles „On appelle, „ dit-il, les Pères, des anciens, afin de faire voir leur „ autorité, & dans la verité ils sont plus jeunes que „ nous. Ils vivoient dans l'enfance de l'Eglise. Ils „ avoient l'innocence des Enfans, mais ils en avoient „ aussi la crédulité & l'ignorance. Nous serions de „ malheureux si nous n'étions pas plus habiles „ que les Pères. Un de nos mediocres Docteurs „ pourroit leur donner de meilleures leçons,

de MAROT & de BEZE, est généralement reçue & approuvée; on a même retouché, sans effuier aucune contradiction, la version faite par Mrs. CONRART & BASTIDE, qui, quoique plus parfaite que l'ancienne, étoit défectueuse en quelques endroits. Je ne doute point qu'on ne la corrige encore dans la suite, pour la rendre meilleure.

Il nous reste à souhaiter qu'on fasse pour l'ancien Testament, ce qu'on a fait pour les Psaumes, & pour le nouveau, dont la traduction a été si goûtée, & qui est reçue presque par tout; cela mettroit plus de décence & d'uniformité dans le service divin. Quoique nous aions déjà plusieurs bones traductions de la Sainte Ecriture, qu'on peut lire avec édification & dont on peut se servir avec succès, une nouvelle version ne seroit pas inutile, puisqu'on profiteroit des lumières & du travail des traducteurs précédens, & qu'on ne peut trop perfectionner un ouvrage si importante & si nécessaire à l'Eglise, & au salut des fidèles. Aussi nos Pasteurs & nos Professeurs n'ont-ils point perdu de vue un projet si utile, mais l'exécution est délicate & difficile; elle demande du tems & de l'attention; & certainement, on ne peut mieux l'employer qu'à exécuter une entreprise si belle, si honorable & si propre à attirer sur notre Eglise la bénédiction du Ciel.



A MADÉMOISELLE O....e B...e.

MADÉMOISELLE.

**SOUFREZ** que je m'honore moi même en montrant que je sai distinguer le vrai mérite de tout ce qui n'en a que l'aparence, en vous adressant cet Essai come à la persone que j'estime le plus & que précisément aussi je dois estimer d'avantage. Ah! que de qualités j'aurois à peindre, si je n'étois arrêté par votre modestie plus encore que par mon insuffisance. Me le pardonerez-vous? Une secrette vanité me fait consacrer à l'impression les foibles prémices de ma plume. C'est une occasion si favorable, me suis-je dit, pour vous assurer de mes respectueux sentimens, pour m'entretenir quelques momens avec vous, pour vous dire en un mot, des riens sans doute, mais des riens que je dis à vous, à vous qui êtes si bone, si indulgente, qui m'honorez de votre amitié & qui m'enhardissez à vous regarder come une vraie amie. J'écris sur le bonheur. A quelle autre persone mon cœur pourroit-il mieux dédier cet écrit qu'à vous même, qui êtes si propre à goûter le vrai bonheur, come à le faire conoitre aux autres!

Oui sage <sup>h'GLE'</sup> plus qu'à persône  
 Je vous dois les plaisirs les plus vrais , les plus doux  
 Je parle du bonheur , j'en discours , j'en raisonne;  
 Mais je ne le sens qu'avec vous.

Je suis , &c.

GENEVE ce 29 Avril  
 1760.

D.... G....

## D I S C O U R S

### SUR LE BONHEUR.

**I**L est de la nature d'un être raisonnable, de ne rien entreprendre sans se former un but auquel il puisse raporter ses actions; ce but chez les homes est le bonheur. Les analles de tous les siècles nous les montrent sans cesse atachés à la poursuite de la félicité, déterminés par leur constitution naturelle à s'aimer eux-mêmes; & à rechercher tout ce qui tend à leur conservation & à leur bien. On ne les voit former aucune entreprise, enfant aucun projet qui ne soit mesuré sur ce desir général. L'avare come le prodigue, l'anachorète come l'épicurien, l'athée come le dévot, le chrétien come le musulman se flatent d'y parvenir. Les bibliothèques se remplissent

de traités sur le bonheur ; les Philosophes de tous les siècles écrivent sur cette matière & tracent chacun une route différente ; l'univers entier rétentit de ces mots , *Je veux être heureux*. Le Laboureur dans sa chaumière forme les mêmes vœux que le Monarque sous ses lambris dorés. Qui ne croiroit que le temple du bonheur est situé dans une plaine accessible de toutes parts , du moins si l'on en juge par les différents moyens que l'on emploie pour y parvenir ? Il n'y a cependant qu'une seule route , qui , pénible & glissante à l'entrée , s'aplanit à mesure que l'on avance. C'est à marquer les moyens d'arriver à cette félicité temporelle que je destine ce discours. Heureux si en défendant la vérité , je n'avois point ses droits par mon insuffisance !

Ce que je me propose de prouver , c'est que la Vertu est le chemin du bonheur. Je n'entens point parler de ce bonheur infini promis aux fidèles dans une autre vie & qui ne sauroit se trouver dans l'état d'imperfection où nous sommes ici bas , dans cet état où le sage n'a trouvé que vanité & rongement d'esprit , mais de celui d'un homme qui content de lui-même , jouit de cette douce paix de l'ame dont rien ne sauroit interrompre le cours , de cette joie intérieure que le cri des remors ne trouble jamais , qui est à l'épreuve de l'impétuosité des passions , qui sachant

acorder ses plaisirs avec ses devoirs, a toujours son ame placée dans un équilibre qui fait sa satisfaction & son bonheur. Tel est le portrait du sage que je veux tracer. *A quelque heure que la mort vienne, disoit MARC-AURELE, elle me trouvera toujours heureux : C'est se faire une bonne fortune à soi-même, & la bonne fortune ce sont les bones dispositions de l'ame, les bons mouvemens, les bones actions.*

L'on a vû se former dans le sein du paganisme une infinité de sistèmes sur le bonheur. ZENON le faisoit consister dans une vertu farouche, & se croioit exempt de la douleur, en niant qu'elle fut un mal. EPICURE regarde la volupté come le souverain bien ; il place le bonheur dans les facultés qui nous sont communes avec les brutes, & oubliant que l'ame est le centre de la félicité, il acorde tout à son enveloppe fragile. ARISTOTE croit la vertu inutile au bonheur, si elle n'est acompagnée de la force, de la beauté, de la santé, des richesses, de la noblesse, de la gloire ; & pour le dire en un mot, il y eut autant de différens sentimens sur le bonheur, qu'il y eut de différentes sectes. Je passerois de beaucoup les bornes que je me suis prescrites, si j'entreprinois de peser exactement la valeur de chaque sistème ; ainsi, sans m'y arrêter, je passe à celui qui fait mon objet, en suivant les effets de la vertu.

J'observe



J'observe, en premier lieu, que quoique la vertu ne nous garantisse pas de toutes les maladies, elle nous évite au moins cette foule de maux auxquels sont exposés ces insensés, dont la raison subjuguée & captive n'opose plus de digue au torrent fougueux de leurs passions. En éfet quel spectacle plus propre à nous faire sentir le prix de la tempérance, que celui de ces infortunés coupables qui étendus sur un lit de douleurs, condamnés à ne prolonger leurs jours qu'en prolongeant leurs maux, n'ont plus que l'inutile regret de leurs crimes, qui après avoir consumé dans une honteuse débauche la plus grande partie de leur vie, se voient réduits à l'affreuse impossibilité de réparer leurs désordres, qui ont sacrifié à un fantôme qui leur échape, leur santé, leurs biens, leur existence même. Ces peines, il est vrai, ont été précédées par des plaisirs; mais ils cachotent un poison funeste, qui maintenant les dévore. Sous ces plaisirs chimériques, sous ces plaisirs momentanés & faux étoit la pointe aigue du remors; ils s'aprétoient un repentir cruel & ne se satisfaisoient pas; & à leurs chants joieux a succédé la voix d'un gémissement qui ne s'éteindra qu'avec le souffle de vie qui les soutient. Un home vertueux, au contraire, conserve jusques a sa fin les dons précieux que la nature lui a acordés. Jamais

on ne le vit se livrer à des plaisirs dont les fruits sont l'amertume ; aussi réglé dans sa conduite que modéré dans ses desirs, il ne conut les excès que de nom : Si la Providence lui envoie des maux, il a la douce satisfaction de ne se les être pas attirés ; son corps est abatu, mais la sérénité de son ame n'est point altérée ; il voit avec joie s'approcher l'instant heureux où son ame, a franchie des liens du corps, s'élèvera jusques dans le sein de la Divinité : Il l'envisage avec la satisfaction d'un Pilote qui s'approche du port : Il est exempt de la plûpart des maux auxquels est exposé l'intempérant ; ceux qu'il ne peut éviter sont plus supportables : D'où je conclus, qu'à l'égard de la santé, la vertu est l'antidote le plus efficace, qu'elle est la source de nôtre bonheur.

Voions à présent qu'elles sont les prérogatives de l'home vertueux, dans la possession des richesses ; & auparavant, disons un mot de la manière de les aquérir. Mon dessein n'est pas de dire que l'on doive se refuser aux biens de la fortune ; au contraire, ces biens devant être envisagés come des moiens de faire le bonheur de quelques êtres, nous devons chercher à en aquérir pour pourvoir à nos besoins & pour exercer la plus noble de nos facultés, celle de *faire du bien*. Rester dans l'indolence à cet égard, c'est une con-

duite insensée, en ce que nous faisons tarir une source de plaisirs durables, & que nous devenons moins propres à la société; mais avouons le, l'homme du monde, & même la plupart des hommes, loin de tomber dans cet excès, paroissent faire consister tout leur bonheur dans la possession de ce métal brut, qui, aux yeux de la raison, n'a rien qui le distingue. Que d'efforts pour en acquérir! Que de soins pour le conserver! Celui-ci, attaché à un commerce considérable, devance le jour assidument, renonce à tout autre plaisir que celui d'entasser; il se livre sans relâche à des travaux immenses, à des fatigues excessives, à des soucis rongeurs, à des amertumes cuisantes; il parcourt la terre dans les saisons les plus rigoureuses, s'expose aux plus grands hazards; il risque sa santé & sa vie, il brave jusques à cet élément perfide qui a déjà servi de tombeau à tant d'hommes fameux; il se livre à la fureur des flots & ne leur oppose qu'un frêle bâtiment de planches: Nul obstacle n'est assez fort pour le retenir, ni l'éloignement d'un hémisphère à l'autre, ni ces immenses réservoirs qui les séparent, ni ces montagnes dont le sommet glacé se perd dans les nues; il franchit tout, dans l'espérance de pouvoir un jour se reposer sur des monceaux d'or & d'argent; jusques alors il ne jouit de rien. Qui ne juge-

roit qu'un vrai bonheur doit être la récompense de tant d'agitations? Cependant ce fantôme va bientôt s'évanouir, & dans l'instant qu'arrivé à ses fins il semble prêt à jour de ses travaux, la mort vient l'enlever au milieu de son opulence, elle vient détruire l'édifice de sa vanité, & il meurt enfin aussi agité qu'il a vécu. L'homme vertueux, au contraire, plus modéré dans ses desirs, jouit en paix du présent, il travaille à se procurer des biens (qui méritent vraiment ce nom entre ses mains) mais il y travaille sans passion; il est loin de sacrifier tant d'autres intérêts à celui là; mais cette modération même contribue à son avantage, plus éclairé dans ses démarches, parce qu'il n'est pas passionné, il est par cela même infiniment supérieur à cette fortune qui souvent n'élève ses favoris que pour rendre leur chute plus terrible. Le sage fait à propos céder au tems & ne se roidit jamais contre les évènements. Outre cela, quels avantages ne trouve-t-il point dans la confiance que lui a mérité sa vertu, qu'elle préférence ne lui accorde-t-on pas? L'hommage que les hommes rendent à la vertu n'est point équivoque; l'homme vertueux en jouit; c'est lui à qui l'on ose avec assurance confier ses biens, parce qu'on fait que ses principes sont un garant assuré de leur restitution, c'est avec lui qu'on aime

faire des entreprises, parce que sa prudence & sa probité répondent du succès ; c'est lui en un mot qui mérite & qui possède la confiance générale. C'est ainsi que lui est ouverte la route de la fortune : Il a, pour y parvenir, des moïens aussi surs & plus satisfaisans que l'homme du monde. Suivons les à présent dans la jouissance de ces mêmes biens ; c'est là que nous trouverons que l'homme de bien a une supériorité sur l'homme du monde, encore plus grande que celle que nous venons de voir ; & cette supériorité consiste en ce que l'homme vertueux possède des biens, & que l'homme du monde en est possédé. Prouvons-le.

Est-ce posséder des biens que de craindre sans cesse d'en être privé & d'avoir toujours à se reprocher la manière dont-ils ont été acquis ? C'est le cas de l'homme vicieux. Il a renfermé dans ses coffres les sueurs de l'infortuné, & le sang du peuple, & ses trésors lui rapellant sans cesse ses injustices, il craint à chaque instant de se les voir enlever ; il a sû pour s'enrichir assoupir la voix de sa conscience ; mais elle n'est pas entièrement étouffée & la pointe des remors qu'elle lui fait sentir, répand un fiel amer sur la jouissance de ces biens. Sa maison superbe cache des soucis plus cruels que la chaumière du pauvre & du laboureur ; il ne jouit pas même du sommeil ; il tremble au moindre bruit, &

que CROMWELL qui possesseur de trois royaumes n'osoit coucher deux nuits de suite dans le même lit. Il a pris à grands fraix des mesures infinies pour se ménager un instant de bonheur qui lui est échapé. L'homme vertueux au contraire n'estimant les biens que ce qu'ils valent, n'éprouve aucune de ces agitations ; La paix de son ame n'est point alterée par la crainte de perdre un objet tel que celui-là, parce qu'il n'y a pas fondé son bonheur. Au lieu de ces remors il n'a que la douce satisfaction de devoir ses biens à ses travaux & à la bénédiction que l'Etre suprême y a répandue, sa conscience est en paix & ne lui reproche ni fraude, ni injustice, ni violence.

Est-ce posséder des biens que de ne les posséder que pour soi ? Y a-t-il quelque avantage de plus à puiser dans des monceaux d'or pour fournir à des besoins, qui en demandent si peu ? En un mot, est-ce posséder des biens que de n'en pas soulager l'indigence ? C'est le cas de l'homme vicieux. Il regarde les autres homes come des êtres indiférens, & les infortunés come des coupables. Il fuit avec précipitation la joie la plus pure dont il soit susceptible ; il ne lui échape jamais un soupir d'atendrissement en faveur de la misère gémissante. La nature ne plaide plus dans son cœur les droits de l'humanité.

Son ame s'est endurcie à la longue ; il ne conoit plus la charité, ou plutôt il ne la conut jamais. Et j'ose l'avancer ; le riche, sans compassion, sans tendresse pour les malheureux, sans charité, est lui même de tous les êtres le plus malheureux & le plus coupable. Le riche vertueux, au contraire, facile à s'atendrir sur le sort des malheureux, sent toutes les miseres dont ils sont acablés. Son cœur s'ouvre à la douleur. Sa main s'ouvre aux bienfaits. Il prévient l'indigence, il la cherche, il va dans ces retraites sombres, où la misère & la honte cachent l'infortuné, porter des soulagemens. Il va dans ces lieux où se rassemblent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où l'on voit la douleur & la pauvreté, exercer à l'envi leur funeste empire. Là les gémissemens & les plaintes de ceux qui souffrent, remplissent son ame d'une tristesse importune à l'home vicieux, mais délicieuse pour l'home vertueux. Sa charité se montre ; on le voit essüier les larmes de l'un, pourvoir aux besoins de l'autre ; procurer aux uns des adoucissemens à leurs maux, aux autres des secours pour la conscience. Veuves sans ressources, Orphelins sans défense, Pauvres sans secours, Victimes de toutes les misères, vous avez trouvé un père, un frère, un ami ; le riche vertueux conoit vos besoins

& vos disgrâces : C'en est assez, il partagera avec vous le fruit de ses travaux. Ce n'est point un maître qui recueille, c'est un père qui répand, & ce n'est qu'à ce prix que les richesses ont une valeur à ses yeux, & une valeur qui le rend heureux, qui entretient chez lui, avec l'approbation de sa conscience, la paix de son ame & le contentement de son esprit. Je conclus que le riche vertueux est heureux, & que chez l'homme vicieux, les richesses ne font qu'ajouter aux agitations, aux troubles qu'il éprouve sans cesse, aux déchiremens de son ame, & qu'il est par là le plus malheureux des hommes. Naissances, richesses, titres, fastes pompeux, tandis que vous corrompés le cœur des hommes sans raison, vous exercez le sage qui vous possède, vous épurez sa vertu, vous anoblissez son ame qui conoit vôtre néant.

Mais examinons le bonheur dans une situation plus délicate ; car je ne prétens pas dire que la vertu donne des loix à la fortune, qu'elle puisse créer les événemens ; loin de là, nous vogons tous sur une mer remplie de gouffres & d'écueils ; nous sommes exposés à de communes tempêtes ; écoutons donc les cris lugubres de ces infortunés, que la vertu n'a pû sauver du naufrage. Voions l'innocence ataquée par le mensonge & la calomnie, chargée de pesantes chaînes, en proie à la



iranie , à l'injustice , aux violences ; le pauvre livré à tout ce que l'indigence peut offrir de plus affreux ; la tempérance acablée de maladies douloureuses & incurables ; la tranquille douceur environée de troubles & d'alarmes continuelles ; & jugeons delà si les effets de la vertu sont si considérables. Oui, j'ose le décider, la vertu est l'unique rempart contre de telles adversités, elle seule garantit du désespoir : Je dis plus, elle seule entretient encore dans nôtre ame une satisfaction bien supérieure à celle que ressentent ceux qui jouissant, en aparence, de tous les autres biens, portent une conscience agitée, qui leur reproche sans cesse les faux plaisirs auxquels ils se livrent. Pour ceux là, je l'avoue, les misères humaines sont un fardeau pesant sous lequel ils gémissent & succombent bientôt. La vertu seule est pleine de douceurs, au milieu des duretés qui l'environent, elle seule nous met au dessus de tous les événemens. L'adversité ne sauroit l'ébranler : Semblable à un rocher qui brave la fureur impuissante des flots irrités, elle foule aux pieds les faveurs & les outrages de la fortune. L'homme vertueux en un mot verroit d'un œil tranquille la ruine de l'Univers entier, il conserve une paix inaltérable, parce qu'un bien plus précieux lui demeure, un bien qui ne sauroit lui être enlevé, & qui

doit faire éternellement son bonheur ; un bien qui lui fait regarder tous les autres biens & la vie même, come un songe que le réveil dissipera bientôt. Tel que l'infatigable laboureur qui consacre ses sueurs à de pénibles travaux , dans l'espérance d'une abondante moisson ; de même l'home vertueux voit dans l'éloignement la récompense de ses vertus. Cette idée le soutient & ne le laisse jamais succomber sous le poids de l'adversité. C'est dans son ame qu'il porte le principe de sa félicité, & il en jouit au travers de tous les orages. *Quand vous verrez quelqu'un, disoit EPICTETE, comblé d'honneur, élevé à une grande puissance, favorisé de la fortune & dans la prospérité, ne vous laissez pas éblouir par ces belles apparences, & ne dites pas qu'il est heureux, car si le parfait bonheur & le parfait repos de l'esprit sont attachés aux choses qui dépendent purement de nous, les biens étrangers ne doivent jamais nous causer ni desirs, ni regrets.* La même main, qui a placé dans les alimens cette faveur délicieuse, a aussi attaché à la vertu des plaisirs qui en sont inséparables. Est-il rien en effet sur la terre qui pût valoir le calme de l'ame & la joie intérieure du cœur qui en est le prix. C'est là le point d'appui de nôtre félicité temporelle ; c'est la base de celle qui nous attend dans l'éternité. Elle nous met à l'abri d'une foule d'infortunes & de maux !

elle nous aide à supporter avec fermeté ceux qui sont inséparables de nôtre nature ; elle nous procure les plus grands biens dont nous soions susceptibles , & nous donne la faculté d'en ressentir une vraie satisfaction ; elle nous fait trouver le bien dans toutes les dispensations de la Providence, qui souvent sont des maux pour qui ne fait en user avec sagesse ; elle remplit tous nos desirs en leur assignant de justes limites ; enfin elle seule subsiste, tandis que tous les autres objets ont une fin qui touche à leur comencement. Honneurs , plaisirs , richesses , gloire , réputation , vous n'êtes que l'ombre de la félicité ; bientôt le tombeau va s'ouvrir , & fera disparoitre à nos yeux , celui qui si fier , pendant qu'il vous possédoit , n'est plus qu'un peu de cendre & de poussière , & tandis que vous vous perdez dans les abîmes d'un éternel oubli , la vertu , ce rayon de la Divinité , n'a d'autre terme à sa durée que l'éternité même. Les traits de l'implacable mort ne sauroient la blesser : Tandis que la terre pourira nos corps , elle sortira éclatante de nos cendres ; elle fera nôtre gloire , elle habitera avec nous dans ces palais brillans , d'où la douleur & la mort sont bannies. Celui enfin qui la possède , & celui là seul , passe ses jours sans regret du passé , sans chagrin du présent , sans inquiétude de l'avenir. *Celui*, disoit un Philosophe

*païen , qui a écouté le matin la voix de la vertu peut mourir le soir †.*

Je pourrois , pour mettre cette vérité dans un plus grand jour , présenter le tableau des ravages que causent les passions dans le monde moral , come dans le monde physique ; je pourrois mettre en oposition la soif ardente de l'avare & de l'ambitieux , avec la douce satiété de la vertu ; le poison de l'envie , les fureurs du désespoir , les horreurs de la vengeance , avec le calme précieux de la sagesse ; mais outre que cela me meneroit au delà des bornes que doit avoir ce discours , je ois en avoir dit assez , pour conclure , que la vertu est de tous les biens le plus précieux & le plus propre à nous rendre heureux.

---

† CONFUCIUS.



## DISSERTATION

SUR LE RIRE.

*Ne ris ni souvent, ni avec excès.*

EPICT.

CE n'est assurément pas sans fondement, que les Anciens ont dit de l'homme qu'il étoit un animal risible, plutôt qu'un animal raisonnable. Nous ne méritons d'être regardés come des êtres doués de la raison, qu'entant que nous agissons habituellement selon les lumières dont elle nous éclaire. Mais par malheur nous nous égarons à tout moment du sentier qu'elle nous prescrit. En éfet, si l'on pesoit dans une balance nos actions raisonnables avec celles qui sont ridicules & risibles, je suis bien convaincu que les dernières l'emporteroient de beaucoup sur les premières, ou que leur poids seroit tout-au-moins égal. Chacun se rend à tout moment ridicule, & chacun rit du ridicule des autres, tellement que nous paroissions fort souvent très risibles à ceux que nous regardons come plus ridicules que nous. C'est - là ce que DESPREAUX exprime si bien quand il dit, D'où vient, cher LE VAYER, que l'homme le moins sage

Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,

Et qu'il n'est point de fou, qui par bones raisons  
Ne loge son voisin aux petites maisons ?

*Sat. IV.*

Ne soïons pourtant point étonés que la passion de rire soit si comune parmi les homes. Elle a trop d'atraits & de charmes, soit réels, soit passagers & frivoles, pour ne pas être goûtée, sinon directement, au moins indirectement. Ceux qui ne cherchent à rire que pour rire, & ceux qui ne rient qu'à propos & quand ils en ont quelque bone raison, trouvent du plaisir au ris, les uns plus, les autres moins, selon leur disposition. Il n'y a rien de plus naïf que l'aveu qu'en fait en son particulier l'inimitable LA FONTAINE, en racontant la fable du Milan, qui fit rire les Courtisans, en hapant le nez du Fauconier, par lequel il fut présenté au Roi :

Qui n'eut, ri ? Quant à moi,  
Je n'en eusse quité ma part pour un Empire.  
Qu'un Pape rie, en bone foi,  
Je ne l'ose assûrer, mais je tiendrois un Roi  
Bien malheureux s'il n'osoit rire ;  
C'est le plaisir des Dieux. JUPITER rit aussi,  
Bien qu'HOMERE en ses vers lui done un noir fouci ;  
Ce Poëte assûre en son histoire,  
Qu'un ris inextinguible en l'Olimpe éclata,  
Petit ni grand n'y résista,  
Quand VULCAIN clopinant s'en vint verser à boire.

Cependant, quoique le ris soit si commun & même si naturel à l'homme, peu de gens, de ceux-là même qui seroient le plus fâchés de perdre la moindre occasion de rire, se donnent la peine d'en rechercher la nature & la moralité. Il ne fera donc pas inutile d'en tracer quelques traits, en examinant les causes physiques & morales de ce mouvement, pour déterminer, selon ces principes, les limites du ris raisonnable & déraisonnable.

Avant que d'expliquer quelle est la cause morale du ris, il est absolument nécessaire, pour s'en former une idée juste & distincte, de remarquer son origine physique. Voici ce qu'en dit M. REGNAULT † ; „ L'anatomie  
 „ découvre des nerfs, qui viennent du cer-  
 „ veau se répandre dans le visage, & dont  
 „ quelques uns vont s'insérer dans le nerf  
 „ du diaphragme : Aparemment les esprits  
 „ animaux déterminés par un sentiment de  
 „ joie, subit & vif, à couler rapidement par  
 „ ces nerfs dans le diaphragme, en gonflent  
 „ les vaisseaux tout à coup. Le diaphragme  
 „ s'élève, se baisse alternativement. Cette  
 „ alternative de secouffes frappe alternative-  
 „ ment & prestement le poumon. L'air forcé,  
 „ par ces secouffes réitérées, de fortir du  
 „ poumon & de s'échaper par la glotte, à

---

† Dans ses Entretiens physiques, Tom. IV. p 147.

des différentes reprises, produit ces sons, ces éclats de rire.

Je n'ajouterai rien à l'explication de ce faisant Jésuite, pour ne pas nous arrêter plus long-tems à la recherche des causes physiques du ris, qu'il seroit peut-être fort difficile de déterminer plus exactement. Il nous importe beaucoup plus de conoître sa nature & sa cause morale, ou pour mieux dire la part que nôtre volonté y peut avoir.

DESCARTES, dans son traité des passions\*, regarde le ris come un éfet de la surprise, ou de l'admiration mêlée de quelque émotion de haine. Mais cette opinion n'est point du tout juste, vû, come le remarque fort bien M. le Marquis de S. AUBIN †, qu'on rit des choses que l'on conoit déjà, & qu'une même chose nous excite le ris à plusieurs reprises. Il est bien moins encore l'éfet de l'admiration, puisque l'admiration produit le sérieux, & que son excès rend immobile.

Atribuons plutôt la cause du ris à une espèce de joie, qui est ordinairement subite.

Quand

\* Part. 2. Art. 140.

† Voyez le Traité de l'opinion ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain par M. GILBERT-CHARLES LE GENDRE, Marquis de S. Aubin sur la Loire. Fc. T. II. p. 299. ch. 3. Des passions. 33-37.



Quand j'ajoute ceci, je ne contredis nullement à ce que je viens de dire ci-dessus. La surprise seule, ou même la surprise mêlée d'admiration & de haine, n'est & n'a jamais été la cause du ris, quoi qu'en dise DESCARTES ; à moins qu'on ne veuille appeler ainsi toute joie ou tout sentiment agréable excité subitement. Il est vrai qu'on rit souvent deux fois de la même chose ; mais ordinairement c'est quelque objet ou quelque pensée subite, quoique réitérée, qui nous y excite. C'est dans ce sens-là que ce que M. COSTE dit est juste † : *Toute joie, quand elle naît, est accompagnée du ris ; pourvu que l'on ne prenne pas cette décision dans un sens trop général, come nous le remarquerons ci-dessous ; car l'expérience nous doit bien persuader qu'il n'est pas absolument vrai, que toutes les espèces de joie naissante nous portent à rire, sinon entant que tout regard sérieux ou toute mine joyeuse peut être regardée come une espèce de ris. C'est l'idée la plus générale que nous nous en puissions former. Il y a long-tems que LONGIN l'a reconnu, quand il dit, dans son excellent traité du sublime †† : *Le rire est une passion de l'ame**

---

† Voyez les principes & les maximes de morale de M. COSTE, L. II. 24. p. 49.

†† Trad. de BOILEAU, ch. 31, p. 93.

*causée par le plaisir.* HOBBS \* & plusieurs autres ont aussi eû quelque lueur de la même idée. Mais je ne fais persone qui l'ait encore étendue aussi loin qu'il le faloit, pour y comprendre toutes les espèces du ris, sans quoi pourtant la définition ne sauroit qu'être défectueuse.

Tâchons donc de fixer l'idée générale de la joie qui est la cause de toutes sortes de ris, sans prétendre cependant prouver que toutes les espèces de joie produisent réciproquement le rire.

Nous rions le plus souvent de quelque trait risible, que nous remarquons dans les autres, ou en nous mêmes : Et d'où provient-il, si ce n'est de la joie fondée sur la conception subite de quelque excellence ou de quelque supériorité, dont nous nous sentons flatez agréablement, par oposition à quelque degré de bassesse, que nous croions découvrir dans d'autres, ou dans lequel nous nous souvenons de nous être trouvez nous-mêmes autrefois? Car on rit aussi de ses folies passées, lorsqu'elles nous viennent tout d'un coup dans l'esprit, à moins que nous n'osions le faire remarquer sans nous deshonorer, ou que le souvenir de ce qu'il y a de vicieux

---

\* Dans son Discours sur la nature humaine.

& de criminel d'attaché aux folies les plus ridicules , nous rapelle les raisons que nous avons d'en être affligés & humiliés , plutôt que de nous en divertir.

L'idée d'une perfection peut aussi quelquefois nous faire rire ; mais pourtant avec beaucoup de modération , parce que c'est la perfection qui est la source de notre plaisir & de notre joie , come l'a démontré aussi judicieusement qu'agréablement un Juif Wolfien de Berlin , dans un traité allemand sur les sentimens.

Même le ris causé par le chatouillement est l'effet du plaisir ; c'est pourquoi l'on dit aussi chatouiller l'ambition de quelqu'un , pour dire flater un homme ambitieux.

On peut dire encore la même chose du rire des gens frénétiques ou d'autres imbéciles , puisqu'ordinairement l'on voit que ceux qui ont le malheur d'être dans cet état , lorsqu'ils rient , prennent un visage serein & que la joie se peint dans leurs yeux.

Ce sont-là , à ce qu'il me semble , les titres généraux , sous lesquels on peut facilement ranger toutes les différentes espèces du ris , sans en excepter celui de ceux qui rient machinalement , y étant portés sans doute le plus souvent par une sensation corporelle , qui produisoit en eux un sentiment

agréable \*. J'espère ainsi que la cause que je viens d'indiquer du ris est la plus fondée & la plus générale qu'on en puisse donner. Elle est aussi si naturelle que tous les Poëtes anciens & modernes, lorsqu'ils ont voulu dépeindre une contrée ou une vüe agréable, se sont servi de l'épithète de riante. Au reste je ne prétends point du tout que cette remarque serve de preuve & de fondement à ma définition. Il suffit qu'elle fasse voir combien elle est claire & naturelle.

Une réflexion plus importante mérite encore de nous y arrêter; c'est que le ris est très-souvent attribué à Dieu dans l'Écriture sainte. Qu'il me soit permis de faire là dessus une petite digression à la moderne ( pour me

\* Mademoiselle HUBERT dit aussi „ Il est des rencontres subites & inattendues qui produisent „ cet éfet ( le ris ) très machinalement, & cela plus „ ou moins, suivant la disposition actuelle du sang „ & des esprits. „ S'il est vrai qu'il y a des gens qui rient de douleur cela ne sauroit venir, à ce qu'il me semble, que de ce que les mouvemens qui produisent les pleurs & les ris, ont beaucoup de ressemblance; & que „ le plaisir & la douleur se tiennent toujours par la main & nous font leur visite „ ensemble „ come le remarque le moraliste anglois. Au reste je regarde la chose come fort incertaine, à moins que l'on ne puisse l'expliquer par des raisons physiques, qui me sont encore à-présent tout-à-fait inconues.

fervir de l'expression du Docteur SWIFT.) Elle ne sera pas tout à-fait hors d'œuvre.

Je ne crains nullement d'offenser la vénérable orthodoxie, en disant hardiment, que le ris de la Divinité est une image sensible, sous laquelle l'on peut représenter la joie du Très-haut\*. Tout ce qui s'appelle passions, inclinations, ou affections nous paroît suspect, mais à tort, puisque ce sont elles qui nous portent à agir come toute autre cause intelligente. Nous n'osons les attribuer à Dieu. Pourquoi, si ce n'est parceque nous n'en avons pas d'assez justes idées † & que nous les regardons come indignes d'être attribuées à l'Être suprême, tout sage & tout bon? Considérons cependant, sans être entraînez par de vains préjugés, quelle est la nature

\* Le ris est aussi souvent pris dans un sens plus déterminé, & ne doit être regardé que come un caractère de la moquerie ou du mépris. Le mépris seul n'est exprimé par le ris qu'indirectement, mais il est plus directement, lorsqu'il est joint avec la moquerie ou avec quelque autre espèce de joie frivole ou raisonnable. Cette remarque intéresse surtout les endroits de l'Écriture sainte qui attribuent le ris à l'Être suprême.

† Telle est la définition peu philosophique à mon avis, de ZENON, qui décrit la passion au raport de CICERON, en disant, *Aversa a recta ratione, contra naturam animi commotio*; Tuscul.4.6. Personne n'a là-dessus de plus justes idées que le grand POPE Ep. 2. de l'Essai sur l'homme.

& l'essence de la passion. N'est-ce pas une impression, un sentiment, un mouvement, une inclination, un penchant, qui difère & varie selon les objets qui en font l'occasion ou la cause, & que nous regardons come bons ou mauvais? Or coment agir sans faire ce discernement entre le bien & le mal? Nous sommes obligés de l'attribuer malgré nous à la Divinité, puisqu'elle seroit assurément dans l'inaction, si elle ne préféreroit pas une chose à l'autre pour agir conséquemment. Mais si ce que nous venons de démontrer est vrai, Dieu, qui a seul l'idée la plus distincte & la plus parfaite de la perfection, puisque c'est en lui seul que nous la pouvons voir come le remarque M A L E B R A N C H E, ressentira naturellement la joie que produit l'idée de la perfection, vû que la cause ne sauroit exister sans l'effet. Examinons à présent selon ces principes un passage de nos livres sacrés, où le ris est attribué à la Divinité, pour voir s'il n'est pas un effet de la joie, come je lai dit auparavant. Le premier qui s'offre à ma vue est le v. 4 du Ps. II. Voici les paroles du texte; *Celui qui habite dans les cieux, se vira d'eux*: N'y trouvons-nous pas une idée de la perfection qui doit produire la joie dans l'Etre suprême & que le Poète sacré exprime par le ris, come en étant un caractère sensible? Le Psalmiste ne veut il pas dépeindre le mépris

que Dieu a pour ceux qui s'élèvent contre lui en se représentant ses perfections, sa grandeur & sa puissance, par laquelle il anéantit d'un coup d'œil, pour ainsi dire, ses ennemis en punissant leur injustice & en les précipitant dans les abîmes infinis de la confusion la plus désolante? Cette représentation de ses perfections produit la joie en lui & nous la trouvons dépeinte par le ris. Au reste j'ajouterais pour la consolation de tous ceux qui me regarderoient pour un home acoutumé à penser trop librement, que Dieu nous parle toujours *anthropopathos* de lui & de ses perfections, & que nous devons l'exprimer *theoprepos* †.

L'on trouvera peut être, & avec raison, cette digression trop longue; mais elle n'étoit rien moins qu'étrangère à nôtre but & elle n'est pas de peu d'importance. Revenons cependant à nôtre sujet principal.

VIVES, dans son traité *de anima*, nous apprend une particularité de lui-même tout.

† C'est-à-dire, que tout home, qui fait usage de son bon sens, en François aussi bien qu'en Grec, doit se souvenir, que les Prophètes, come les Philosophes, ne sauroient que bégayer en parlant de Dieu, en exprimant par des images tirées de quelque ressemblance remarquable dans l'home, ce que l'on peut & doit concevoir d'une manière convenable à la Divinité.

à fait singulière ; que lorsqu'il avoit été long-tems sans manger , les premiers morceaux qu'il mettoit dans sa bouche l'excitoient à rire. Ne pourroit-on pas aussi dire que ce ris là étoit causé par la joie , sans vouloir pourtant acuser cet home de gourmandise ? Le goût , flaté par la nourriture , dont il avoit été sevré long-tems , pouvoit bien causer un plaisir même dans l'ame , puisque les sentimens ou plutôt les sensations agréables & désagréables du corps se comuniquent facilement par un tissu de nerfs & de filets ou de fibres jusqu'au siége de l'ame quel qu'il soit ; & ce plaisir ou cette joie pouvoient éclater par le ris , sans rechercher encore les causes physiques qui pouvoient le produire. Mais ce que nous venons de dire jusqu'à présent de l'essence & de la nature du ris peut suffire pour en aquérir quelque idée distincte. Il est tems que nous tâchions d'examiner encore les limites qui distinguent le ris raisonnable , d'avec celui qui mérite d'être regardé come déraisonnable.

L'on peut dire, selon les principes que l'on vient de poser , que le ris est conforme à la raison , quand la joie qui en est la cause est raisonnable ; qu'au contraire il est indigne de créatures formées à l'image de Dieu , quand la joie , qui le produit , est déraisonnable. Car la joie peut aussi être frivole , & elle ne l'est



même que trop souvent en éfet, lorsqu'elle n'est fondée que fur une vaine aparence de perfection fort différente de la réelle. Cette déterminaison est la vérité fondée fur ce que nous venons d'établir ci-dessus; mais il est nécessaire de l'appliquer aux différentes espèces de ris dont nous avons déjà parlé, pour en pouvoir puiser quelque utilité, & c'est là ce que nous allons faire.

Une joie forcée est un caractère de folie & ne mérite pas même le nom de joie, cessant de l'être, par là même qu'elle n'est pas naturelle. C'est pourquoi le ris, dont elle est la cause, est souverainement déraisonnable, & tel est le ris de ceux qui se chaouillent eux-mêmes pour se faire rire.

Pour le rire frénétique, je crois que ce seroit une marque très-sûre de frénésie de vouloir déterminer ce qui y est déraisonnable. Nous serions bien embarrassés à en rendre raison, & si nous le pouvions, quelle est l'utilité que nous en pourrions retirer? Les fous n'ont plus l'usage de la raison & ne peuvent être regardés qu'indirectement come créatures raisonnables. Il seroit donc inutile de leur prescrire des règles de morale. Disons d'eux ce que le divin POPE dit dans son Essai sur l'home. Ep. II. p. 49. *In follis cup still laughs the bubble, Joy; La joie, semblable à une bulle d'eau rit, dans la coupe de la folie.*

Le ris, produit par une joie maligne d'être moins ridicule qu'un autre, joie fondée sur une ombre bien vaine de la perfection, est un enfant d'un amour propre fort corrompu & est par-là-même très dangereux, come l'a bien remarqué l'Auteur du Spectateur Anglois \*. L'on ne peut pas nier, à la vérité, qu'il ne soit possible qu'un pareil ris soit innocent ou légitime, de même que la raillerie. Leurs limites sont les mêmes & j'ai trouvé des règles assez sensées de la raillerie permise & conforme à la morale chrétienne, dans un petit ouvrage imprimé à Paris en 1693, sous le titre de Recueil des bons contes & des bons mots; de leur usage & de la raillerie des anciens & des modernes †.

Quoi qu'il en soit le ris, produit par la conception d'un objet ridicule aussi bien que

\* HORACE dit aussi

..... *solutos*  
*Qui captat risus hominum, famamque dicacis*

.....  
 . . . *hic niger est & hunc tu Romane caveto.*

† Pour ce qui est du ris de DEMOCRITE dont on parle si souvent, je pense qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter. AVENUS parlera pour moi dans son distique sur les deux Philosophes, l'un rieur & l'autre pleureur perpétuel.

*Ille nil nisi risit & iste nil nisi flevit.*

*Iste ne ridendus, flendus an ille magis?*

.Ep. L. II. 46. p. 30.

la raillerie , est un écueil où nous pouvons échouer facilement. L'home sensé aura soin de se garder de toutes les passions qui se trouvent come enchainées avec les vices. La vertu & le vice se rencontrent dans une certaine ligne ; mais qui n'aimera pas mieux marcher dans le sentier batu que de se glisser au bord du précipice , où il peut facilement se perdre ? Le jour & la nuit sont come confondus à certaines heures , mais qui n'aimera pas mieux vaquer à ses ocupations en plein midi que sur la brune\*.

Le ris qu'excite une joie fondée sur une juste idée de la perfection , est sans doute le plus raisonnable ; mais ce n'est le plus souvent qu'un simple souris , parce qu'ordinairement la perfection que nous apercevons distinctement cause l'admiration , qui n'éclate jamais,

---

\* C'est le tems , dont il est parlé dans les Métam. d'OVIDE L. XIV. v. 399.

. . . . . *tempusque subibat ,*

*Quod tu nec tenebras , nec posses dicere lucem.*

De même , dit M. NICOLE dans ses notes sur la XIV Lettre Provinc. de PASCAL , §. II. , Dans la morale „ ce qui tient come le milieu dans les vices & dans „ les vertus est presque toujours certain , & à pro- „ portion qu'on s'en éloigne , on a plus de peine à „ distinguer ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais. Mais on n'a guères d'envie d'être sage quand on est tenté , ou avide même , d'étendre le plus loin qu'on peut les bornes des Loix de la sagesse.

ou au moins fort rarement , par le rire , come nous l'avons déjà remarqué ci-dessus, à moins que cette admiration ne soit mêlée de quelque autre espèce de joie , ou de plaisir , différent de celui qui est produit par l'admiration. Par exemple , la réponse d'ALEXANDRE à PARMENION , qui vouloit lui persuader de faire quelque chose qu'il regardoit come indigne de lui , en lui disant , si j'étois ALEXANDRE je ferois ceci , & moi aussi , répondit le Roi , si j'étois PARMENION \* ; cette réponse , dis-je , nous remplit d'admiration & ne nous fera sourire que lorsque nous nous représentons l'air déconcerté du Général tout confus , en l'oposant à la perfection qui brille dans la réponse d'ALEXANDRE. Je conclus de là que l'admiration seule ne nous sauroit faire rire , & que plusieurs espèces de joie , comè celle que nous avons indiquées , peuvent concourir & concourent souvent en éfet à nous faire rire. Quelquefois le ris , enfant de la joie violente , excitée par la conception de ce qui est parfait dans un objet , se change en pleurs , parce qu'alors le sang , qui sort en abondance du cœur & de la rate , & qui coule avec plus d'impétuosité & de facilité , remplit & dilate également les vaisseaux & les

---

\* Voyez l'hist. ancienne par M. ROLLIN , T. VI. L. 15. §. VII. p. 282.

artères \*. Sous cette espèce de ris l'on peut ranger ceux que produisent en nous l'arrivée subite & inattendue de personnes qui nous sont chères & dont nous avons été privés pendant long-tems. Telles ont été les rencontres de JACOB & de JOSEPH, d'ORESTE & d'IPHIGENIE.

Toutefois il nous seroit impossible de nous étendre sur chaque espèce de ris, sans passer les bornes étroites que nous avons crû nous devoir prescrire. Le Parterre que nous avons traversé est parsemé de trop de fleurs pour pouvoir les cueillir toutes. Contentons-nous de rechercher encore une seule question, qui mérite d'être examinée avec soin, vû qu'elle nous donera occasion d'éclaircir considérablement nos idées, tant sur la nature que sur la moralité du ris.

L'on remarque souvent que les vieillards, ou les personnes parvenues à un certain âge, ne rient plus si facilement.

*Risibile est animal, juvenis : mulierque , puerque  
Flebile : dedit sic utrumque senex †.*

\* Le ris devient quelquefois si violent qu'on a vû des exemples de gens qui en sont morts & la physique nous en apprend des causes très-naturelles. L'on rapporte d'un Peintre, qui avoit fait le portrait d'une vieille, qu'après en avoir considéré attentivement les rides & les traits défigurés, il en rit si fort qu'il en mourut.

† OWENI *Epigramat. ad tres mæcerates*, L. I. Ep. 91. p. 167. Ed. *Amstelodam.* 1633.

On nous apprend dans les *Menagiæ*, que M. MENAGE, qui dans sa jeunesse avoit été d'une humeur fort gaillarde, ne l'étoit plus dans ses vieux jours, & que ce qui l'avoit fait rire autrefois beaucoup, le faisoit à peine sourire. D'autres savans ont fait la même remarque sur les variations de leur goût; & il est assez aisé d'en découvrir plusieurs raisons. Lorsque l'âge vient, il nous emmène quantité d'inconvéniens & quantité d'agrémens.

*Multa ferunt anni venientes commoda secum,  
Multa recedentes alimunt.*

L'expérience & la réflexion nous enseignent plusieurs choses que nous avions ignorées & dévelopent de plus en plus nos idées en les rectifiant; mais en même tems les sensations & les organes de nôtre corps & les facultez de nôtre esprit s'afoblissent peu à peu, jusqu'à ce que nos forces s'évanouissent & se perdent enfin tout-à fait. C'est pourquoi le ris, qui dépend de ces sensations, se dissipe aussi, & come il est bien souvent l'effet d'une joie frivole & passagère, il ne peut aussi plus avoir lieu dans une personne qui a contracté l'heureuse habitude de n'aimer & de ne rechercher que le vrai.

Quoique le ris ne soit pas absolument l'effet de la surprise, les choses dont nous avons déjà ri plusieurs fois ne nous touchent plus

si fort qu'auparavant. De-là vient aussi sans doute, que le rire n'est pas si commun aux vieillards, du nombre desquels il y en a pourtant encore beaucoup, qui n'aiment que trop à folâtrer, mais qui n'ont pas aussi toutes les qualités, qui devroient les en empêcher \*. Le ris cependant n'en est pas pour cela plus digne du sage. L'on aura pu voir facilement par les réflexions que nous venons de faire, que cette passion peut dégénérer fort souvent en vice & devenir très dangereuse. Surtout rien de plus contraire à la bienfiance & à la politesse que ces éclats de rire, ordinairement effet d'une joie maligne ou déraisonnable. Tel qu'est le bruit des épines sous le chaudron, tel est le ris des fous, & cela aussi est vanité, s'écrioit SALOMON. En effet, le ris décent & modéré est une marque de sagesse, car il y auroit peut-être trop d'affectation & de sévérité à ne rire jamais. Rien ne fait paroître plus d'esprit; que de savoir ne rire qu'à propos. Les ris, dit M. POPE, que la folie insensible fait éclater dans ses fausses joies, sont beaucoup moins agréables que les pleurs même de la vertu †. Aussi voions nous dans

---

\* Voies le Disc. de M. PLE sur la Bienfiance.

† Voiez son Essai sur l'homme Ep. 4. p. 105.

*The broadest mirth unfeeling folly wears  
Less pleasing far than virtues very tears.*

PHistoire Evangelique que JESUS a bien pleuré, mais non pas qu'il a ri †. Si nous voulons être sages & imiter ce grand modèle de nos actions, nous ne chercherons jamais ni les occasions de rire, ni les occasions de pleurer. Les ris & les pleurs ne feront point nôtre dernier but : Nous ne nous proposerons que d'être sages & heureux. Quand la sagesse & le bonheur nous fourniront une occasion naturelle de rire ou de pleurer, nous ne nous y abandonerons qu'autant que la raison & la nature le demandent & nous y portent, en suivant le précepte de *Marcellinus PALINGE*, *Zod. L. 4.*

*In cœtu laxes ne turpiter ora cachinis ,  
Sed cum opus est , parvo moderatoque utere risu ;  
Nempe est invalida mentis capitisque minuti  
Indicium ridere nimis : contra esse severum  
Semper inhumani est animi : fuge cautus utrumque.*

Ajoutons la remarque de *CATULE* :

*Nam risu inepto res ineptior nulla est.*

---

† L'on raporte aussi de plusieurs Philosophes païens qu'ils n'ont pas ri une seule fois en leur vie, come de *CATON* : Si la chose est vraie, il est à souhaiter qu'ils en aient eû de bones raisons. *Ælian. hist. var. L. 8. cap. 13.* *Qui non riserint, nempe Anaxagoras, Aristoxenus, & Heraclitus.*







C O N J U R A T I O N  
D' H A N N O N  
C O N T R E C A R T H A G E .

A U X J O U R N A L I S T E S .

**J'**AI deſſein, MESSIEURS, de vous en-  
voier le récit de quelques conjurations an-  
ciennes & modernes ; je comencrai par celle  
d'HANNON, contre *Carthage*.

HANNON étoit un des plus puiffans Ci-  
toiens de *Carthage*, & il auroit été l'un des  
plus eſtimables, s'il avoit eu moins d'ambi-  
tion, & autant de prudence que de génie ;  
mais il ne pouvoit point ſouffrir de ſupérieur.  
Il entreprit de changer la république en mo-  
narchie, & d'en être le chef & le ſouverain.  
Il conçut le criminel projet de ſe rendre mai-  
tre de ſa patrie, parce qu'aspirant au coman-  
dement de l'armée, que les Carthaginois en-  
voioient contre *Syracuse*, on lui avoit pré-  
féré AMILCAR, père du grand ANNIBAL,  
qu'il regardoit come ſon ennemi déclaré. Il  
affocia dans ſon complot de jeunes gens,  
perdus de débauches, & acablés de dettes,  
qui regardoient une révolution, come leur  
dernière & unique reſſource. HANNON, pour

les gagner, leur avoit promis le pillage de la riche Ville de *Carthage*, qui devoit être livrée au fer & à la flamme, après avoir empoisonné dans un festin tous les Sénateurs, qui auroient pû la défendre.

Pour exécuter plus facilement cet affreux dessein, il tâcha d'y engager sa fille, qu'AMILCAR aimoit éperduement, & pour lequel elle avoit conçu de la tendresse, quoi qu'elle l'eût toujours cachée avec soin, & que même elle eût feint de le hair, à cause de la haine invétérée qui étoit entre leurs deux maisons; mais AMILCAR étoit trop aimable pour n'être pas aimé; bienfait de sa personne, il avoit le cœur aussi bon que l'esprit, & son courage étoit aussi grand que son génie. Son père, qui craignoit que l'éducation qu'on donoit aux jeunes gens à *Carthage* ne lui inspirât quelque chose de dur & de féroce \* l'avoit en-

- \* Il y avoit deux grands défauts dans le Gouvernement de *Carthage*, celui de tourner toutes les vues des citoyens du côté du comerce & des richesses, & de négliger l'étude des sciences & la pratique des arts. L'autre de donner trop de crédit & de pouvoir à certaines familles, ce qui les rendoit jalouses les unes des autres. ANNIBAL, vainqueur en Italie, étoit exposé à tous les traits de la calomnie à *Carthage*. Il auroit pû dire à ses concitoyens, ce que le Duc de VILLARS disoit au Roi: *Sire, défendez moi de mes ennemis de cour, je vous défendrai des ennemis étrangers.*

voïé de bone heure faire ses études à *Thurium* \*, ville de Sicile, alliée de *Carthage*. CHARONDAS, qui en étoit le Législateur, avoit ordonné expressément que tous les enfans fussent instruits dans les Belles-Lettres; regardant l'ignorance, come la source de tous les maux & de tous les vices. Il vit dans cette ville DENIS, l'ancien Roi ou Tiran de *Syracuse*, qui aimoit passionément la poésie, & qui y venoit consulter PLATON & PINDARE, qui se plaisoient à faire quelque séjour dans *Thurium*, qui étoit devenue l'azile des Muses. AMILCAR demanda un jour à DENIS, coment il trouvoit le loisir de composer des odes & des tragédies, étant ocupé des soins du gouvernement, & des affaires les plus importantes? *Jeune home*, lui répondit-il, je done aux muses le tems que la plupart des gens donent aux jeux, au sommeil, à la danse, & à d'autres bagatelles. Je leur dois les plus doux momens de ma vie; elles m'apprennent à

---

\* *Thurium* étoit une petite république de Sicile, qui avoit été quelque tems déchirée par des divisions intestines, causées par des jalousies particulières. CHARONDAS, qui étoit disciple de PYTHAGORE, y établit de bones loix, & un culte plus pur que celui qui étoit pratiqué par les autres païens; & pour maintenir l'ordre & la paix, il ne trouva pas de meilleur moïen que d'y faire fleurir les sciences & les belles-lettres.

*régner, en m'inspirant de la douceur, de l'émulation, & du courage.* En effet, ce Prince sur la fin de son règne, se fit aimer & respecter de ses sujets & de ses alliés.

AMILCAR étant revenu à *Carthage*, orné de toutes les qualités que donne une excellente éducation, servit quelque tems sous son père, dans les guerres que les Carthaginois firent en Espagne, dont les Romains leur disputèrent la conquête. Ce fut là qu'il prit contr'eux cette haine implacable, qu'il eut soin d'inspirer ensuite à ANNIBAL son fils, qui exécuta ce que son père avoit projeté dans sa première jeunesse. AMILCAR de retour d'Espagne, où il avoit fait des prodiges de valeur, fut nommé pour faire la guerre aux Siracusains, après la mort du vieux DENIS. Les Carthaginois, jaloux de leur puissance, ne pouvoient souffrir qu'ils s'opassent au dessein qu'ils avoient formé de mettre la Sicile sous le joug, & d'y établir leur domination.

HANNON avoit fait ce qu'il avoit pû pour emporter par la brigue le rang que le Sénat de *Carthage* avoit acordé au mérite d'AMILCAR, mais sa cabale n'étant pas la plus forte, il résolut de perdre son concurrent : Il ordona à sa fille de voir AMILCAR avant son départ pour la Sicile; elle déféra avec plaisir à un ordre qui étoit conforme à son penchant

secret ; elle vit son amant , qui fut charmé d'une entrevue , qu'il n'avoit osé espérer ; mais plus charmé encore de voir ELISE (c'étoit ainsi que se nommoit sa maîtresse) le recevoir avec complaisance , & entendre l'aveu de son amour , sans paroître ofensée ;

„ Belle ELISE , lui dit-il , je vous quite ,  
 „ pour aller à Syracuse , qui va tomber sous  
 „ l'éfort de nos armes ; mais j'aspire à une  
 „ autre conquête , & si vous me la refusés , la  
 „ victoire la plus éclatante n'est pour moi  
 „ qu'une chimère. J'ateste les Dieux , mon  
 „ cœur & ELISE , que je ne desiré la gloire  
 „ que pour être plus digne de vous. Vous  
 „ êtes tout l'univers pour moi , Vous faites  
 „ tout le bonheur de ma vie , & je la done-  
 „ rois cent fois pour vous. Vôte image me  
 „ fera toujours présente ; je me souviendrai  
 „ sans cesse que j'ai laissé à Carthage le trésor  
 „ le plus précieux ; j'espère qu'au retour  
 „ triomphant d'un amant qui vous adore ,  
 „ vous voudrés bien couroner ses vœux &  
 „ sa flame. L'animosité qui est entre nos deux  
 „ famille n'a duré que trop long tems ; je me  
 „ flatte que vous voudrés bien ferrer les  
 „ nœuds d'une union qui sera aussi douce  
 „ qu'elle sera éternelle. Ma bouche en dit  
 „ beaucoup , & mon cœur en sent d'avantage ;  
 „ mais vous ne répondés point , reprit-il ,  
 „ Que dois-je penser de vôte silence ? Etes

„ vous insensible à ma tendresse ? „ *Allés , Seigneur , où la gloire vous appelle , repliqua ELISE , vous vaincrés aisément nos Enemis , s'ils ne vous résistent pas plus que moi. Votre premier devoir est de servir la Patrie , & je l'aime trop , pour ne pas lui sacrifier mon bonheur. Mais souvenez vous qu'il depend de votre conservation , & que deviendrois-je , grands Dieux , si la mort ne respectoit pas vos jours !* Elle s'arrêta après avoir prononcé ces paroles ; elle n'eut pas la force de continuer , mais ses larmes en dirent plus encore.

ELISE rapporta à son père la déclaration d'AMILCAR , & l'amour qu'il avoit pour elle. *J'espère , reprit-il , que vous n'en avés point pour lui , & que mon énémi ne sera jamais votre amant ni votre époux ! Si je vous ai permis , continua-t-il , de le voir & de l'écouter , ce n'est que pour lui tendre plus facilement un piège , & signaler ma vengeance.* Il lui confia , sous le sceau du secret , l'afreux dessein qu'il avoit formé , de la marier à AMILCAR avant son départ pour la Sicile , & de prendre cette occasion pour inviter à sa noce tous les Sénateurs & les empoisonner. *Par là , dit-il , je deviendrai le maître de la république , & je punirai ces fiers & injustes tirans d'un choix & d'un affront qui me couvrent d'infamie.* ELISE frémit à l'ouïe de ce coupable projet : Elle se jeta aux piés d'HANNON & lui représenta ,

avec un torrent de larmes, le péril éminent qu'il courroit, dont il seroit la victime, & la honte dont il alloit se flétrir par les titres odieux de traître, d'empoisonneur & d'usurpateur. Quoi ! ajouta-elle, la mort d'un époux pour lequel je voudrois sacrifier ma vie, sera le prix de sa confiance & de sa tendresse ; je lui plongerois moi même le poignard dans le sein ! Ah plutôt.... *Fille ingrate, Fille perfide, qui m'avez trompée*, interrompit HANNON, *j'aurai le double plaisir de me venger de mon ennemi, & de punir la passion insensée que vous avez pour lui, & que vous avez l'audace de m'avouer.* Il lui comanda ensuite de lui obéir aveuglément, de garder un profond silence sur son projet, & de déclarer à AMILCAR qu'elle étoit disposée à l'épouser. Il ordona que sur le champ elle l'envoia querir ; il fallut exécuter des ordres si cruels. AMILCAR vint avec l'impatience d'un amant qui croit toucher au moment de son bonheur, & il pressa ELISE de faire sa félicité ; mais elle ne lui répondit que par ses pleurs. *Eloignez vous promptement*, lui dit-elle ; *partez & me laissez supporter seule tout l'excès de mon infortune.* Quoi, reprit-il avec douleur, vous me comandez de partir, lorsqu'on vient de me dire que votre père consentoit à notre union ; & vous m'aimés, dites vous ? *Ha*, répondit-elle, *si je vous aimois moins vous pres-*

*Serois - je de vous éloigner ! C'est la plus forte preuve de ma tendresse. Quel mariage ! & quels en sont les apprêts !* Elle se retira après avoir prononcé ces mots, qu'elle laissa échapper malgré elle. AMILCAR y fit réflexion ; il soupira, & le Sénat eut des soupçons qu'il ne voulut point approfondir , tant il craignoit le crédit d'HANNON. Il se contenta de faire un décret par lequel il défendoit tous les repas de noces & tous les festins. Mais HANNON désespéré d'avoir manqué son coup , leva le masque , & l'étendard de la révolte ; il arma vingt-mille esclaves qu'il fit soulever , mais n'ayant pu se rendre maître de la ville , qu'AMILCAR défendit long-tems avec courage , il fallut céder à la force. Il fut pris & puni come un séditieux , malgré tout ce que fit AMILCAR pour le sauver. ELISE au désespoir de la mort tragique de son père, se laissa mourir de faim.







## LIVRES NOUVEAUX.

**C**OURS *d'Histoire & de Géographie universelle convenable aux deux sexes, à tous les âges, & aux différentes formes d'éducation.* A Paris chez GRANGE', Imprimeur - Libraire.

Pour doner une idée des vues de l'Auteur, dans la composition de cet ouvrage, il est à propos d'en rapporter le Prospectus. Voici ce qui y est dit.

L'HISTOIRE, par le récit des événemens qui se sont passés sur notre globe, présente à l'esprit humain le tableau le plus propre à fixer sa curiosité ; mais ce n'est point uniquement pour la satisfaire qu'elle l'invite à le considérer. Cette occupation agréable n'est qu'un moien de parvenir au solide & véritable but qu'elle se propose, fin plus noble & plus digne d'atacher une âme raisonnable ; c'est de développer, par le moien des exemples qu'elle nous offre, ces semences de vertu que l'Être suprême a daigné répandre dans nos cœurs ; de nous pénétrer de la plus vive reconnoissance envers ce Créateur bienfaisant ; de nous apprendre ce que nous nous devons à nous-mêmes ; de nous faire connoître quelles sont les obligations que nous

avons contractées avec la société, en devenant un de ses membres. Nous trouvons dans cette étude réfléchie le meilleur traité de morale dont nous puissions faire usage pour la conduite de notre vie, dans quelque rang que la Providence nous ait placés. L'Histoire est le grand Livre de l'Univers. C'est pour en faciliter l'intelligence, qu'on se propose d'en assujettir l'étude aux loix d'une méthode aussi sûre que facile, & de conduire les Lecteurs par des progrès rapides à la connoissance des sublimes vérités qu'il renferme.

Il y a beaucoup de livres, qui, sous le titre d'Histoire universelle, paroissent offrir les mêmes avantages. Mais les uns, remplis de la plus vaste érudition, ne peuvent être regardés que come des sources à consulter, où tout le monde n'a ni les facilités, ni le goût d'aller puiser. Les autres, en laissant de côté toute discussion critique, se sont bornés à la simple énumération des noms & des faits, qui n'ont entr'eux d'autre liaison que la suite des dates sous lesquelles ils sont rangés. Cette stérilité, & l'énorme prolixité de ces immenses compilations, sont également capables d'arrêter les progrès de l'étude par le dégoût qu'elles en inspirent. On évitera soigneusement le danger de ces deux écueils opposés, en gardant un juste milieu entre l'assemblage superflu d'une érudition accumulée, & la sécheresse chronologique.

Le principal but qu'on se propose dans cet Ouvrage, est de présenter l'histoire de l'univers sous les différens points de vue que lui prêtent la politique, la morale & la religion; d'attacher par une lecture, qui n'ait ni le fastidieux d'une liste de faits, ni le sérieux d'un traité de philosophie; de rapprocher toujours les révolutions des principes qui les ont préparées, afin que les jeunes gens se forment de bonne-heure l'habitude d'apprécier les effets par les causes dont ils émanent.

Ce seroit mal juger des lumières d'un siècle aussi éclairé que le nôtre, que de relever dans une apologie étendue, l'importance & l'utilité d'un pareil projet. Une exposition précise du plan qu'on doit suivre suffira pour faire sentir au premier coup d'œil la simplicité de cette méthode, & le succès infailible qu'on en doit espérer.

Ce Cours d'Histoire Universelle sera divisé en deux parties, *les petits & les grands Elémens*. Les petits élémens seront composés de tablettes séculaires, où les événemens seront placés avec clarté & simplicité, en sorte que la mémoire puisse les embrasser sans effort. On observera le même ordre pour les grands élémens. Dans cette seconde partie, qui servira de développement à la première, les événemens dont on aura donné l'indication générale, acquerront la juste étendue dont ils

font susceptibles, ce qui formera un corps complet de chronologie raisonnée.

Ce qui regarde la géographie occasioneroit des digressions qui feroient perdre de vue l'enchaînement des faits. Pour éviter cet inconvénient, on exposera séparément tout ce qui a quelque rapport à la description des lieux. Cette instruction distincte marchera d'un pas égal avec le Cours historique; c'est-à-dire, qu'après un certain nombre de leçons, on donera, dans un cahier séparé, une exposition géographique, qui répandra tous les éclaircissémens nécessaires à l'intelligence de l'histoire.

Les différens pays dont on aura à parler dans chaque âge, seront décrits d'une manière assez détaillée pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à d'autres livres. On n'omettra point de marquer la situation, la grandeur, le climat, les divisions, le degré de fertilité, les animaux, les végétaux, toutes les curiosités naturelles, les villes, les montagnes, les rivières, les lacs des différentes régions. On déterminera l'antiquité des habitans qui les ont successivement occupés. On fera conoître leurs religions, leurs loix, leurs gouvernemens, leurs coutumes, leurs langages, leurs sciences, leurs arts, leur comerce, leurs guerres, leurs traités; en un mot, tout ce qui peut

aider au parallele de tous les peuples, considérés dans leurs rapports généraux ou particuliers.

Ce plan d'instruction historique peut également servir à ceux qui n'ont aucune teinture de cette science, & aux personnes qui, aiant déjà fait quelque progrès dans cette étude, retrouveront dans les premiers élémens une récapitulation exacte & précise de leurs travaux.

**L'**ON vient d'imprimer à BERNE une petite brochure latine de 40 pages in 8vo, intitulée, *Dissertatio de Zodiaci nostri origine Ægyptia*. L'Auteur est M. FREDERICH SAMUEL SCHMIDT, Membre de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, de la Société des Antiquaires de Londres, de l'Académie Electorale des Sciences de Bavière, & de la Société d'Histoire Ecclésiastique de Lucques. Dans cette Dissertation, qui est adressée aux membres de la Société des Antiquaires de Londres, l'auteur rapporte d'abord les diverses opinions qu'il y a eû sur l'origine du Zodiaque, & les noms des Savans qui les ont réfutées. Après cela il examine les raisons de ceux qui prétendent, que le Zodiaque des Grecs étoit totalement différent de celui des Egypciens; il combat leur système, & il allègue les preuves de celui

qu'il adopte, favoir, que le Zodiaque des Grecs, dont nous nous servons aujourd'hui, a été tiré des Egyptiens, qui consacrerent chaque signe à quelqu'une des Divinités auxquelles ils rendoient un culte, & qui représentèrent ce signe par l'un des attributs de cette même Divinité. Pour appuyer son sentiment, il parcourt chaque signe du Zodiaque & trouve dans les attributs des Divinités Egypciennes l'origine de leur dénomination. La saine critique, la vaste érudition, & la solidité du raisonnement caractérisent cette petite Dissertation.

**R**ECUEIL de Mémoires concernant l'économie rurale, par une Société établie à BERNE en Suisse. Tome I.

Dans notre Journal du mois de Février dernier p. 207, nous indiquames les diverses pièces qui devoient composer le premier Volume des Mémoires intéressans, dont nous venons de rapporter le titre; mais cette indication s'étant faite avant que l'ouvrage eut paru, les membres de la Société, outre quelques changemens dans l'ordre des pièces, en ont ajouté deux, favoir un *Mémoire sur la culture du lin*, & une autre pièce sous le titre d'*Usage de l'Anagallis contre les effets de la morsure des bêtes enragées*. En échange les Observations météorologiques, que nous avons

indiquées pour le N<sup>o</sup>. 9 ne s'y trouvent pas. C'est par une suite de nôtre empressement à anoncer un ouvrage national aussi utile , que nous sommes tombés dans ces petites erreurs. Quoi qu'elles soient de très peu de conséquence , nous avons cependant crû devoir les redresser aujourd'hui. Mais une obligation plus essentielle que nous nous sommes imposée , c'est de rendre compte de quelques uns de ces morceaux. Nous allons y satisfaire avec toute la briéveté qu'exige un ouvrage de la nature de nôtre Journal.

Le premier article qui se présente c'est des *Réflexions générales sur l'Agriculture*. Elles sont divisées en paragraphes. Le premier traite de la considération due à l'Agriculture. D'abord on se récrie sur l'empire de la mode, qui non contente de régler l'extérieur & le frivole , étend son despotisme sur les arts & les sciences , & qui fait mettre souvent un haut prix à des conoissances , qui n'en méritent qu'un médiocre. „ Parmi les restes go-  
 „ thiques d'un gouvernement militaire , dit  
 „ l'Auteur , nous ne faisons cas que des ta-  
 „ lens propres à la guerre. La culture des  
 „ terres étoit abandonnée à une espèce d'es-  
 „ claves avilis , & dont l'avilissement retom-  
 „ boit sur les ocupations qu'ils exerçoient.  
 „ Du tems d'une cour polie , le goût fausse-  
 „ ment délicat d'un courtisan plongé dans la

» mollesse, méprisoit tout ce qui n'avoit point  
 » l'empreinte de ce luxe, qui faisoit le ca-  
 » ractère du siècle. . . .

» Depuis quelques années, le public pa-  
 » roit revenir de ses injustes préventions.  
 » Des Philosophes s'occupent de l'agriculture  
 » & des grands favorisent leurs recherches ;  
 » mais come les homes aiment les extrêmes ,  
 » on fait peut-être trop de cas de cet art, &  
 » l'on espère trop de ses progrès. Nous avons  
 » des Auteurs qui ne prêchent que l'agricul-  
 » ture ; qui déclament contre la philosophie,  
 » les lettres, les arts, les manufactures, le  
 » comerce ; qui réduisent presque toutes les  
 » classes du peuple à celle des cultivateurs. . . .

» Il est toujourns utile d'examiner le vrai de-  
 » gré de considération qu'il faut acorder à  
 » l'agriculture, les espérances fondées que  
 » nous pouvons avoir de ses progrès, & les  
 » meilleurs moiens pour la porter à une plus  
 » grande perfection ; mais le bonheur d'un  
 » peuple ne demande point que toutes les  
 » classes s'adonnent à la culture ; on n'a qu'à  
 » éclairer & à protéger celle qui y est destinée.

Le second paragraphe a pour objet l'état  
 successif de l'agriculture. Elle étoit fort esti-  
 mée des anciens : *Ils n'apelloient point grossier  
 ce qui n'étoit qu'utile & la frivolité n'avoit pas  
 encore usurpé le droit de la politesse.* Les plus  
 grands homes ne dédaignèrent pas de traiter



de l'Agriculture. On cite XENOPHON, à Athènes, HIERON Roi de *Siracuse*, CATON Consul à Rome, MAGON Suffette de *Cartage*, ATTALE Roi de *Pergame*, VALERIUS ASIATICUS & l'Empereur ALBINUS.

Les incursions des peuples du Nord furent fatales à l'Agriculture; ces Conquérans ne vivoient que de chasse & se contentoient de jouir sans travail & sans peine des vastes déserts de leurs conquêtes.

Les arts renaissans, le comerce plus étendu aiant augmenté le nombre des habitans de l'Europe, on revint à la culture de la terre, mais elle se ressentoit de l'ignorance de ces siècles grossiers.

On dut aux Anglois les premiers progrès de la bone Agriculture. Les disettes, si fréquentes autrefois dans ce païs, leur ouvrirent les yeux. Aujourd'hui, qu'une récolte abondante peut nourrir pendant 5 ans les nombreux habitans de l'Angleterre, on peut, sans crainte d'y manquer du nécessaire, employer une infinité de bras dans les arts, les manufactures, les armées & la marine.

Le troisième paragraphe indique les efforts modernes pour perfectioner l'Agriculture. Immédiatement après la paix d'*Aix-la-Chapelle*, „ Quantité de bons esprits tournèrent „ leurs vûes du côté de l'histoire naturelle, „ pour perfectionner les arts & l'Agriculture.

„ Le Gouvernement les favorisa. Les Sué-  
 „ dois, habitant un pais stérile & ingrat,  
 „ borné & gêné dans son comerce, font des  
 „ éforts heureux pour coriger les défauts du  
 „ climat du Nord. Les Mémoires de *Stock-*  
 „ *holm* seront un monument éternel de l'es-  
 „ prit patriotique de tout ce qu'il y a de  
 „ grand & d'illustre parmi cette nation ma-  
 „ gnanime. Le Dannemarc, sous les auspices  
 „ d'un Roi né pour faire le bonheur de ses  
 „ sujets, imite la Suède. L'Allemagne ré-  
 „ tentit des projets œconomiques : Beaucoup  
 „ de ses Souverains établissent une police  
 „ favorable à l'augmentation de la richesse  
 „ de leurs états. En France, des Philosophes  
 „ font des expériences sur la culture, aux-  
 „ quelles le Souverain, à l'exemple de l'Em-  
 „ pereur de la Chine, daigne assister : Les  
 „ plus grands du royaume s'y intéressent. Ces  
 „ semences porteront fruit, dans une nation,  
 „ qui n'a qu'à vouloir pour réussir. L'Espa-  
 „ gne, malgré les préjugés de la religion,  
 „ apelle LINNEUS, pour le mettre à la tête  
 „ d'une nouvelle Académie destinée à culti-  
 „ ver l'histoire naturelle. Le Roi de Sardai-  
 „ gne envoie une colonie de jeune noblesse  
 „ pour s'instruire au fond de l'Allemagne.  
 „ Le Roi de Naples comet à un Allemand le  
 „ soin d'examiner les ressources naturelles de  
 „ ses états. A *Florence* on établit une Académie

» d'Agriculture, dont le chef est le premier  
 » ecclésiastique & les membres les premiers de  
 » la noblesse de la Toscane . . . .

» Des Officiers du Roi de Suède ne croient  
 » point s'abaisser en remplissant ces chaires,  
 » pendant que la noblesse allemande trouve  
 » plus beau de languir dans l'oïveté d'une  
 » anti-chambre, que de travailler au bonheur  
 » de sa patrie. Il n'y a que le Roi de Prusse,  
 » toujours grand dans ses vûes, qui trouve  
 » moïen de l'obliger à se préparer à son ser-  
 » vice, par l'étude de l'œconomie. L'Impé-  
 » ratrice Reine vient de faire un établissement  
 » pour la perfection des Mines.

Les paragraphes IV & V, entrent dans le détail des moïens les plus propres à augmenter la fertilité de la terre & à perfectionner ses productions. La décomposition des végétaux les montre composés d'une petite portion de terre fixe, d'une grande de terre inflammable & d'une plus grande d'eau pure: Ces matières seront la cause de la fertilité de la terre. Ce sont les sels, qui sont l'agent universel dont la nature se sert pour former les corps solides. L'eau, cet unique dissolvant, est le véhicule qui apporte les sels & la terre inflammable dans les plantes; mais si on a un sel, qui joigne dans sa composition l'eau, la terre & l'inflammable, on a ensemble tout ce qui forme les végétaux, & tel est le

sel volatil' urineux. On fait aussi que nôtre atmosphère en est remplie. Toutes les matières qui contiennent ce sel contribuent à la fertilité; c'est une des causes de l'engrais par les marnes & par toutes les terres calcaires en général. Peut-être foule-t-on aux piés quantité de terre de cette nature, faute d'en conoitre l'usage.

Come les plantes fuculentes tirent peu de nourriture de la terre, mais beaucoup de l'air, elles abondent de ce sel volatil, qui se développe par la pouriture. Ces plantes seroient propres à semer dans des terrains moitié arides, où elles trouveroient suffisamment de nourriture par le moïen de l'air, & en les labourant ensuite, leur putréfaction rendroit à la terre les suc's nécessaires, pour la production d'autres végétaux.

Une terre forte, dure, compacte ne peut être pénétrée par l'eau ni par les influences de l'air: Une terre trop meuble ne retient ni l'eau, ni les sels nécessaires: Une trop humide noïe les végétaux: Une aigre les détruit par l'abondance de l'acide. La fréquence des labours diminue la cohésion d'une terre forte, & la dispose à recevoir les sels requis; mais il est des moïens phisiques pour rendre la terre plus meuble, tel est celui de l'engrais, qui ne done pas seulement de nouveaux sels à la terre, mais qui, par

la fermentation qu'il y cause divise ses parties trop cohérentes par la fermentation : Tel est l'emploi de la marne , de la craie , de toutes les terres calcaires , de la chaux artificielle , &c.

Une terre trop meuble peut être corrigée par le mélange d'une terre glaise bleuâtre. Il s'en trouve par tout où il y a des sources , mais pour l'ordinaire le cultivateur ignore sa nature & son usage.

L'eau trop abondante d'un terrain peut être détournée par des canaux. On a desséché des bras de mer , des lacs , des marais , & on les a convertis en terres labourables. Si l'humidité n'est pas assez grande pour demander des écoulemens , le mélange des terres calcaires suffit pour la détruire. Les mêmes terres adoucissent l'aigreur du sol , qui ne tire son origine que du fer & du séjour prolongé de l'eau sur le terrain.

La fertilité de la terre exige en outre , que l'on acomode à sa nature les productions qu'on lui demande. Il est incontestable , que la culture de la dentée la plus nécessaire mérite le premier soin ; mais dans les endroits qui ne sont point favorables à celle du blé , on peut cultiver d'autres plantes indispensables au comerce & aux manufactures. Nos jardins pouroient être garnis de divers légumes des pais étrangers , qui viennent aisé-

ment & qui donent une nourriture également saine & agréable. Divers arbres pouroient aussi se familiariser avec nôtre climat & nous devenir fort utiles. L'augmentation du bétail, qui intèresse si fort le cultivateur, est négligée. On pouroit en multiplier les espèces.

Dans le paragraphe VI, on propose, pour étendre les conoissances sur l'Agriculture, l'établissement d'une classe académique uniquement occupée de cet objet important, & quant aux expériences, „ il faudroit destiner „ un fond suffisant pour la dépense & un terrain assés vaste, assés varié pour le succès „ des essais de cette Académie.

Le paragraphe VII établit la nécessité du concours de la législation aux progrès de l'Agriculture. Sans le secours des bones loix, toutes les instructions seront imparfaites. L'esprit du gouvernement, l'arangement des finances, les anciennes coutumes dégénérées en loix, sont quelquefois si défavorables à la culture des terres, qu'on ne peut rien espérer de cette dernière, sans avoir réformé les obstacles. „ Tout système de finance, qui fait „ tomber par préférence, ou même arbitrairement sur le la boureur le poids des impôts est „ vicieux, puisqu'il bouche la source la plus „ abondante & la plus sûre des richesses de „ l'état. Il n'est pas étonnant que des systèmes „ pareils prévalent : Taxer des terres ne de-

30 mande aucun éfort de génie : Cet arange-  
 30 ment faite aux yeux. Taxer l'industrie  
 30 générale dans une juste proportion , sans  
 30 choquer l'esprit d'aucune de ses branches est  
 30 le chef d'œuvre de la législation & nous n'y  
 30 parviendrons peut-être jamais. En aten-  
 30 dant il reste certain , qu'il faut ménager le  
 30 cultivateur ; & les sistèmes de finance , qui  
 30 s'aprochent le plus de ce principe , ou qui  
 30 s'en éloignent le moins, seront toujours les  
 30 meilleurs. Les maximes d'une saine politi-  
 30 que pourtant ne permette peut-être point  
 30 qu'on décharge entièrement le laboureur ;  
 30 ce seroit détruire son industrie. Il y a des  
 30 pays où la modicité des impots ne tire point  
 30 la culture de son état de langueur. Le  
 30 même esprit du gouvernement , qui cause  
 30 cette modicité, détruit les arts & le comer-  
 30 ce. Souvent les homes ont besoin d'un ai-  
 30 guillon , qui les empêche de s'abandoner  
 30 à la paresse.

L'arangement ordinaire des sols , & les  
 vastes champs sans séparation sont un obs-  
 tacle au progrès de l'Agriculture. Les Anglois  
 ont rémédié à cet inconvénié par les enclos,  
 qui sont la première cause de l'état florissant  
 de la culture de ce royaume. 30 Les droits de  
 30 paturage paroissent défendre cet établisse-  
 30 ment , mais une coutume d'un mince pro-  
 30 duit , fondée uniquement sur d'anciens

„ préjugés , doit céder à l'utilité publique.  
 „ Si ce droit appartient à la comune , chaque  
 „ habitant fera richement dédomagé par son  
 „ profit particulier , de la petite perte qu'il  
 „ fait sur la totalité des paturages. Si ce droit  
 „ appartient à un Seigneur , le bien général  
 „ veut , qu'on fasse une juste appréciation du  
 „ produit , & qu'on le convertisse en rede-  
 „ vance anuelle , payable par la comune.

„ La défense de vendre ses blés hors de sa  
 „ province, défense qui avilit la denrée, pro-  
 „ duit le découragement. Pour empêcher la  
 „ disette , il n'y a point de moien plus sûr &  
 „ plus naturel , que la liberté entière du  
 „ commerce de blé. . . On est allé plus loin en  
 „ Angleterre ; cette nation intelligente ne  
 „ s'est pas contentée de permettre la sortie  
 „ illimitée de ses blés : Elle acorde encore ,  
 „ pour encourager le laboureur , une gratifi-  
 „ cation à ceux qui exportent le blé , quand  
 „ il est au dessous d'un certain prix.

Le huitième paragraphe conseille des Ins-  
 pecteurs d'œconomie soumis , soit à un Di-  
 recteur général, soit à un Tribunal chargé  
 de ce département.

Enfin le neuvième paragraphe forme la  
 conclusion de ces réflexions , & nous ne pou-  
 vons nous même mieux conclure cet extrait,  
 qu'en en rapportant les dernières lignes : „ En  
 s'apliquant à ces conoissances intéressantes,



„ le Philosophe aura l'ocasion la plus agréable  
 „ de satisfaire son desir de savoir & d'aug-  
 „ menter ses lumières ; Le particulier , qui  
 „ mettra en pratique les découvertes du  
 „ Philosophe , trouvera le moien le plus sûr  
 „ d'augmenter sa fortune & d'exercer la plus  
 „ noble des ambitions , celle de l'empire de  
 „ l'home sur la nature ; Le Souverain , qui  
 „ dirige & favorise les travaux de tous , fon-  
 „ dera sa puissance indépendante sur des fon-  
 „ demens inébranlables,

Nous renvoions au mois prochain l'ex-  
 trait des deux Discours qui ont remporté  
 le prix ; mais nous donerons encore ici la  
 manière de se servir de l'Anagallis ou Mo-  
 ron à fleurs rouges , contre la morsure des  
 bêtes enragées. L'on ne doit pas retarder la  
 publication d'un remède éprouvé , qui peut  
 être d'une si grande utilité.

*Remède éprouvé contre la morsure des Bêtes  
 enragées.*

„ Il faut recueillir au mois de Juin , entre  
 „ la nouvelle & la vieille S. Jean , le matin  
 „ entre 11 heures & midi , la petite herbe  
 „ nommée Anagallis , comunément Moron  
 „ ou Mouron ; c'est-à-dire qu'on doit pren-

,, dre ce jour là , & à l'heure indiquée \* ,  
 ,, cette herbe avec sa petite fleur pourpre  
 ,, (*Anagallis flore puniceo*) & sa tige. On laisse  
 ,, sécher le tout à l'ombre , & on le conserve  
 ,, dans des sachets de toile épaisse , soit de  
 ,, triège , ou dans des boîtes garnies en de-  
 ,, dans de papier , pour le garantir de s'éva-  
 ,, porer. Quand on veut s'en servir , il faut  
 ,, réduire en poudre cette herbe avec sa fleur  
 ,, & sa tige , en donner à la personne blessée ou  
 ,, mordue , depuis une demi dragme jusqu'à  
 ,, une dragme entière , soit depuis trois jus-  
 ,, qu'à six pointes de couteau , dans un peu  
 ,, d'eau distillée de cette même herbe , ou au  
 ,, défaut de cette eau , dans un peu de thé  
 ,, ou de bouillon , ensuite de quoi il faut  
 ,, s'abstenir du manger & du boire pendant ,  
 ,, une couple d'heures ; & quoiqu'une dose  
 ,, fût ordinairement , même quand la rage  
 ,, s'est déjà manifestée , on peut cependant  
 ,, pour plus de sûreté , & sans aucun risque ,  
 ,, réitérer la dose dans 6 , 8 ou 10 heures. Le  
 ,, lendemain encore on peut prendre une  
 ,, deuxième , & même une troisième prise :  
 ,, Au bétail , come aux chevaux , vaches ,

---

\* M. le Docteur BRUCH , dans sa Dissertation p. 31 ,  
 prouve évidemment , que l'ordre de cueillir cette  
 herbe à certains jours & à certaines heures est une  
 superstition.

„ brébis, chèvres, chiens, la dose est de-  
 „ puis une dragme jusqu'à deux, soit demi  
 „ lot, sur un peu de pain mêlé avec un peu  
 „ de sel & d'alun, & simplement dans un peu  
 „ d'eau tiède. Si une bête enragée se jettoit  
 „ dans un troupeau, on feroit bien de doner  
 „ une dose de cette poudre non seulement  
 „ aux animaux mordus, mais à tout le trou-  
 „ peau, surtout à ceux qui ont été les plus  
 „ proches des mordus, & qui ont pâturé  
 „ autour d'eux. De cette façon on fera assuré,  
 „ que les mordus ne crèveront pas de la rage,  
 „ & que les autres n'en feront point ataqués.  
 „ On peut aussi, si l'on veut, pulveriser  
 „ cette herbe sitôt qu'elle est sèche, & la con-  
 „ server en poudre; mais il faut avoir soin  
 „ de la mettre dans un endroit sec, qui ce-  
 „ pendant ne soit pas trop exposé à la cha-  
 „ leur.





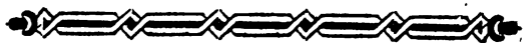
## PROJET DE SOUSCRIPTION

*pour les amateurs de curiosités naturelles.*

**M.** GAGNEBIN l'ainé, de la *Ferrière* en Suisse, curieux Naturaliste connu spécialement par ses découvertes dans la botanique, se dispose à parcourir la Suisse & les Alpes, où il y a tant de pétrifications & d'autres curiosités naturelles. Il entreprend ce voiage en faveur des amateurs en ce genre, qui desirerent l'amplification de leurs cabinets, & il propose une souscription, à la faveur de laquelle il apportera tous ses soins pour amasser, pendant le courant de l'été de 1760, tout ce qui pourra contribuer à satisfaire les souscrivans, dans les différens genres de curiosités qu'ils pouroient desirer, come pétrifications, minéraux, fossilles, cristaux, marbres, plantes séchées proprement & semences de plantes rares à semer dans les jardins des curieux. Il prie chaque souscrivant de manifester à tems son goût & les curiosités qu'il souhaite de se procurer. Toutes celles qu'il amassera seront déposées dans une ville de Suisse, chez une personne distinguée, connue des souscrivans, & sous les yeux de laquelle, seront partagées les portions, avec

toute l'équité requise. Le prix de chaque souscription fera un Louis d'or neuf, & elles seront reçues jusqu'à la S. Jean prochaine; à *Zurich* chez M. le Chanoins & Professeur GESNER; à Bâle chez M. le Professeur ZWINGUER l'ainé; à *Genève* chez M. SANDOZ, Graveur derrière le Rhône; à *Mastricht* chez M. HOFFMANN, Chirurgien Major de la ville & hôpital; à *Strasbourg* chez M. le Professeur SPIELMANN; à *Berne* & à *Neuchâtel*, chez l'Editeur du Journal Helvétique; come aussi chez M. GAGNEBIN lui même, ou chez M. le Major son Frère à la *Ferrière*. S'il se présentoit quelques jeunes Médecins botanistes, curieux de le suivre dans une partie de ses courses, pour leur instruction dans la botanique, il les recevra avec plaisir, moiennant une rémunération honête & raisonnable. Il partira dans les comencemens de Juin. On prie les amateurs d'écrire & d'envoier franco le prix de la souscription aux Collecteurs, qui seront le plus à leur portée, & on fera parvenir de même aux villes de Suisse les portions qui pourront compéter aux Nationaux, & celles des Etrangers aux villes frontières, qui leur conviendront le mieux.





## L E T T R E

*D'un GENEVOIS à son fils, Officier dans un régiment Suisse au service de S. M. T. C.*

**J**E vous crois, mon fils, arrivé à votre régiment, & je m'impatiente d'apprendre la manière dont vous avez été reçu par les Officiers de votre corps. En attendant je vais vous répéter les leçons que je vous ai si souvent données, & que vous devez comencer à mettre en pratique.

Je vous ai toujours dit, que la façon de vivre militaire étoit toute différente de celle où vous avez vécu jusques ici. Autres maximes, autre façon de penser, autre sorte de politesse. Point d'affectation dans la parure, point de sommeil dans le jour; soiez tout militaire. Montrez vous actif à vous instruire, esclave de vos devoirs: Voilà la façon de vous faire estimer de vos supérieurs, aimer de vos camarades, & respecter des soldats.

Surtout point d'orgueil, point de dépenses superflues dans vos équipages: Vos camarades n'aiment pas à les voir plus brillans que les leurs. Rendez avec exactitude à chacun les honneurs qui lui sont dus; des égards, du respect, de l'obéissance à ceux qui vous

font préposez ; une extrême politesse envers vos égaux : C'est la façon de vous faire aimer & estimer dans votre régiment.

Consultez les anciens Officiers sur les difficultés que vous rencontrerez dans l'étude de votre métier : Ils peuvent vous donner des lumières & de bons avis.

Apliquez vous à conoître tous les soldats de votre compagnie. Faites une classe des bons sujets , afin de les recomander dans l'ocasion. Soïez actif à les visiter : Rendez leur exactement la justice qui leur sera dûe ; ces petits détails vous rendront propre à de plus grands.

Mettez vous très au fait de l'exercice des troupes , des évolutions , des marches , & même des campemens : Les mathématiques, que vous ne devez pas négliger , vous feront d'un grand secours.

Aïez de la valeur , c'est la première vertu d'un militaire : Mais distinguez la de cette témérité mal entendue , qui fait que l'on s'expose à tout propos , sans nécessité , sans utilité , & sans précaution. N'aïez pas non plus une affectation de prudence qui peut convenir à d'anciens Officiers , dont la réputation est faite. Vous devez chercher à vous signaler ; vous ne devez montrer que de l'ardeur & de la bone volonté ; mais cette ardeur est dérèglée , lorsqu'elle porte à des pé-

riels, dont il ne peut rien résulter de bon pour le service du Roi.

Evitez avec un soin extrême ces combats singuliers apellés duels. Travaillez de bonne heure à les prévenir, en cherchant à vous faire aimer. Evitez tout ce qui peut blesser les autres : Que l'on soit persuadé que vous ne cherchez qu'à faire plaisir à tout le monde. Ne vous imaginez pas aisément que l'on veut vous manquer : Ne prenez pas garde à une impolitesse, qui ne vient peut-être que de défaut d'éducation. Prenez en bonne part les railleries des autres ; excusez même ce qu'elles pouroient avoir de maussade ; mais ne vous en permettez jamais aucunes ; elles sont dangereuses dans vôtre métier.

Réprimez surtout les faillies de colère & d'emportement auxquelles vous êtes sujet : Quelques momentanées qu'elles soient, il n'est plus tems de revenir sur ses pas, avec des gens qui croient qu'une offense ne se peut laver que dans le sang.

Voilà mon fils une légère esquisse de vos devoirs. Eforcez-vous de les remplir. L'honneur & la conscience vous y obligent également : Ajoutez que c'est le seul moien de vous rendre recomandable aux yeux de vos supérieurs.





## E P I T R E

SUR L'UNION DE L'AME ET DU CORPS.

DANS le fein de la paix, & loin du bruit des armées,  
Je cultivé les arts, fans crainte & fans alarmes.

Sur le bord des ruisseaux, à l'ombre des forets,

Je trouve le plus doux azile:

Mille petits oiseaux, sous ces ombrages frais,

Célèbrent les beautés d'un séjour si tranquile:

C'est là que de l'erreur redoutant le poison,

Sur l'homme & ses devoirs je m'applique à m'instruire

J'évite les objets qui sûrent me séduire,

Qui captivoient mes sens & troubloient ma raison:

Suivons, fans balancer, ce guide salutaire;

Dans la nuit de l'erreur son flambeau nous éclaire.

De solides beautés elle orne nos écrits;

Et d'elle les beaux arts empruntent tout leur prix \*

Loïn! Divinités chimériques,

Vous à qui des erreurs antiques

Ont dressé folement de superbes autels;

Oublions à jamais ces cultes fanatiques,

Qui deshonorôient les mortels.

---

\* Je ne fai s'il est bien vrai que les beaux arts empruntent tout leur prix de la raison? La poésie en particulier perd peut-être quelque chose de ses graces & de son harmonie, si on l'assujettit rigoureusement aux règles de la raison.

Un esprit délicat , éclairé , raisonnable ,  
 Pour plaire a-t-il besoin du secours de la fable ?

Les objets qu'elle peint ne sont que vanité ;

Mais la vérité plaît par sa propre beauté.

Libre de préjugés je cherche l'évidence.

Je cherche à démêler par quels secrets ressorts

Mon ame est unie à mon corps.

Une mutuelle influence

En produit-elle les acords ?

Mais comment concevoir qu'une brute matière

Pesante , insensible , grossière ,

Puisse agir sur l'entendement ?

Je ne conois le corps que par son mouvement ,

Sa pesanteur , ses couleurs , sa figure ;

C'est un être étendu qu'on divise aisément :

Toute autre qualité fautive , incertaine , obscure ,

S'offre à mes yeux moins clairement.

Mais nôtre ame aperçoit , forme un raisonnement ;

Compare des objets la grandeur , la structure ;

Et portant ses regards sur toute la nature

En observe le cours , l'ordre & l'arrangement.

Comment des corps sans sentiment

Feroient-ils naître nos pensées ?

Comment produiroient-ils ces diverses idées

Sur lesquelles l'esprit porte son jugement ?

Ma raison ne sauroit approuver un système

Dont l'erreur est le fondement ,

Et qui se détruit par lui même.

Dois-je mieux écouter le célèbre LEIBNITZ ;

Qui veut que les corps , les esprits ,

Come deux pendules s'unissent ;

Et que de concert ils agissent.

Que d'objets ignores ici nous sont offerts ?

Etonante union, merveilleuse harmonie ,

Par le Créateur établie ,

Quand sa voix du neant tirant cet univers

A tous les animaux dona l'être & la vie !

Mais ces acords subtils à mes yeux sont couverts :

Oui dans ce parfait équilibre

Je ne vois que nécessité ;

Si par son Créateur tout home est limité ,

Et si tout ce qu'il fait d'avance est arrêté ,

Comment pourroit-il être libre ?

Dans ce système si vanté

Je n'aperçois que mécanisme ;

Et qu'un aveugle fanatisme.

Come un foible instrument par l'artiste monté ,

L'home ne feroit plus qu'une simple machine ,

Dont une puissance divine

Feroit mouvoir tous les ressorts ,

Et dirigeroit les acords.

Le mal moral ; le mal physique ,

Éfets d'un raport méchanique ,

Se trouvent ainsi confondus ;

La même cause les explique.

Le barbare NERON ; le vertueux TITUS

Seront également satis crimes, ni vertus :

Ainsi CATILINA pouvoit, sans être impie ,

Trahir tous ses sermens, mettre en feu sa patrie ;

Il pouvoit, s'égalant aux plus grands criminels ;

Fouler aux pieds ses Dieux jusques sur leurs autels

Déterminés par l'harmonie ,  
L'esprit, le savoir, le génie ,  
Ne feront qu'un être idéal ;  
Tout ne fera que machinal.

Je ne puis recevoir une telle doctrine :

Je n'ai qu'à le vouloir, je pense, j'examine ;

Je puis faire le bien, je puis faire le mal.

Ma main peut présenter de l'encens à BAHAL,

Ou l'offrir à celui dont la bonté divine,

A ce vaste univers a donné l'origine.

Il est vrai que souvent la fole volupté

Des fragiles mortels séduit la volonté ;

Que souvent la raison, à l'erreur asservie,

Ne peut des passions réprimer la folie ;

Mais si, brisant les fers de ce joug odieux,

L'homme sur ses devoirs a sans cesse les yeux,

S'il chérit la vertu, s'il abhorre le crime

Il jouit constamment d'un bonheur légitime.

Ainsi, lorsque les vents ont soulevé les flots,

Quand la mer en courroux glace les matelots,

Si le Pilote actif lute contre l'orage,

Malgré l'effort des vents il aborde au rivage.

Par l'attrait des plaisirs l'homme déterminé

A suivre son penchant n'est que trop entraîné ;

Mais Dieu, des passions réprime les amorces,

Et pour les repousser il lui prête des forces.

Quand nous croions agir, il fait agir en nous

Des plus cruels tyrans sa main suspend les coups ;

Rarement permet-il qu'un aveugle caprice

Du bonheur général renverse l'édifice,  
 De nôtre liberté Dieu dirige l'emploi,  
 Et sans nous captiver il nous donne la loi.  
 Oui, de l'humble vertu ce protecteur suprême  
 Lui fait des défenseurs de ses ennemis même.  
 Ainsi, lorsque St. PAUL esclave de l'erreur,  
 Va contre les chrétiens exercer sa fureur,  
 Dieu l'arrête au milieu d'une injuste carrière;  
 A ses yeux obscurcis il montre la lumière:  
 Dès lors de ses erreurs triomphant sans effort,  
 Il brave le mépris, les tourmens & la mort:  
 Il renonce à jamais à des cultes frivoles,  
 Et des Dieux des Gentils il brise les idoles.  
 Qui peut de l'Eternel limiter le pouvoir?  
 Pour nous anéantir, il n'a qu'à le vouloir.  
 De nôtre ame lui seul forme & conoit l'essence:  
 Il veut qu'à nos devoirs bornant nôtre science,  
     Nous respections ses saints décrets,  
     Sans vouloir sonder ses secrets,  
 Qu'il cache sagement à nôtre conoissance,  
 Qui pourroit calculer tous ces globes divers  
 Dont l'amas surprenant compose l'univers!  
 Dans l'abîme des cieux, qui peut porter la vue,  
 Et de l'immensité mesurer l'étendue!  
 Qui pourra décider comment & par quels nœuds,  
 Nos corps & nos esprits peuvent s'unir entr'eux?  
 Qui pourra dissiper les ombres, les nuages  
 Que la Divinité répand sur ses ouvrages!  
 Un système aparent, que l'étude produit,  
 Par un plus aparent très souvent se détruit;

Mais quoi ! toujours le vrai reste-il dans l'abîme ?  
 Se plaîre à le chercher seroit-ce donc un crime ?  
 Ne pouvons nous , de Dieu , respectant les desseins ,  
 Et de l'ame & du corps conoitre les liens ?  
 Ne pourrons nous sortir d'une ignorance extrême ,  
 Et ferons nous toujours une énigme à nous même ?  
 Osons , sans nous lasser par les difficultés ,  
 Chercher loin de la nuit de sublimes clartés,  
 Soumis à des loix mutuelles

Dont l'Être suprême est l'auteur ,  
 Nôtre ame & nôtre corps , *causes occasionelles* \* ,  
 Agissent sous ses yeux , il en est le moteur.  
 Ne croiés pas pourtant qu'une invisible chaîne  
 Courbant la volonté , la subjugue & l'entraîne :  
 Quel gré Dieu fauroit-il d'un hommage forcé  
 Et d'un encens abject qu'il auroit arraché ?  
 Auteur de nos forfaits , blameroit-il nos vices ?  
 Puniroit-il en nous ses propres injustices ?  
 Gardons nous d'imputer à l'Être tout parfait  
 Ce qui de nos erreurs est la cause , ou l'êfet.  
 L'home , pour être heureux , cherchant le bien  
 suprême  
 Prend l'ombre du bonheur , pour le bonheur lui  
 même.

En cela , que peut-il condamner que son choix ?  
 Du grand Législateur ignore-t-il les loix ?  
 Dieu n'exerce sur nous aucune tyrannie :

---

\* *Causes occasionelles* , n'est pas une expression poétique ; mais elle est propre & unique ; c'est ici où la poésie doit céder ses droits à la raison.

Nôtre esprit aperçoit, juge, se modifie,  
Et produit dans le corps ces divers mouvemens,

Que font naître nos sentimens :  
Sources de plaisir, de tristesse,  
Sources ou de haine ou d'amour,  
Que l'ame ressent tour à tour,  
Pour ce qui lui plait, ou la blesse.

Malgré cette union, qu'on ne peut contester,  
Du corps & de l'esprit les penchans se divisent ;

Ces deux amans se contredisent ;  
Mais il ne doivent se quitter  
Que lorsque les cieux l'autorisent.

Alors, dévoré par le tems,  
Le corps s'apésantit, se déränge & se mine.

Bientôt cette frêle machine  
Est le jouet des élémens.

Mais l'ame, remontant à sa noble origine,  
Prend son vol jusques dans les cieux ;

De toutes les vertus azile glorieux.

A l'Etre tout parfait elle rend ses hommages,  
Et de ses merveilleux ouvrages

Contemplant la diversité,  
L'ordre, le nombre, les usages,

Elle aime à célébrer l'auguste verité,  
Qu'elle découvre sans nuages,

Et qui fait sa félicité.

Ha ! puisse ce bonheur promis à l'innocence,  
Rendre les homes vertueux !

Richesses, dignités, plaisirs, gloire, puissance,  
Des travaux des mondains frivole récompense,

Vous ne sauriez nous rendre heureux !  
 Un cœur fidèle & généreux,  
 Ne trouve qu'en Dieu seul, dans sa grandeur im-  
 mense,  
 Un objet digne de ses vœux.

GENÈVE.



## LA LOCATION

SINGULIÈRE.

VERS A MADAME D\*\*\*.

MADAME,

**J**E vais vous paroître le plus ridicule de tous  
 les homes, quand vous saurez que j'ai disposé  
 de vous come d'une maison, dont je serois  
 propriétaire : En un mot, je vous ai louée.  
 Avant de vous mettre en couroux, sachez  
 quels sont les hôtes que je vous ai donés.

Ces jours passés, dans un bois écarté,  
 Où je vais quelquefois rêver à mes disgraces  
 Je trouvai la *Vertu*, *Minerve* & les trois *Grâces*,

Conduites par la *Vérité*.

Ce spectacle excita ma curiosité ;

J'e volai sur leurs traces.

Juste Ciel ! est ce vous que je vois dans ces lieux ?

Dis-je en parlant à la Déesse,



Car nous autres, gens du Permesse,  
 Nous parlons librement aux Dieux.

Oui, c'est moi, dit PALLAS : Le Souverain des Cieux  
 Nous envoie à Paris inspirer la sagesse,

Et corriger les homes vicieux.

Dans ce projet, tu peux nous être utile ;

Depuis longtems, j'ai quité cette ville ;

Je ne m'y conois plus, je crains de m'égarer ;

Indique nous un domicile,

Où toutes nous puissions ensemble demeurer.

J'ai vôte affaire en main, répondis-je sur l'heure ;

Vous conoissez la charmante D \* \* \*

Chez elles croiés moi, fixes vôte demeure :

Pour vous bien recevoir, tout est bien disposé,

Dans son cerveau, *Minerve* & la *Science*

Auront un bel apartement ;

Elles y trouveront gens de leur conoissance,

La *Mémoire* & le *Jugement*,

De la *Vertu*, son cœur sera le Temple ;

C'est là que tous les mortels,

Animés par son exemple

Viendront lui dresser des Autels.

Pour vous, la *Vérité*, j'ai marqué vôte place

Dans son aimable bouche ; elle est formée exprès,

Pour vous doner une nouvelle grace,

Et faire mieux sentir vos traits,

Les *Graces* auront lieu de louer leur fortune,

Car de la tête aux pieds elles pourront choisir ;

Et pour se loger à loisir,

Elles rencontreront mille niches pour une,

La Déesse fut satisfaite de ce détail, quoique très-succint. Elle ma ordonné de passer le bail,

Belle j'ai fait le bail à vie ;  
Et je me suis même engagé,  
Qu'il ne vous prendroit point envie  
De leur donner si tôt congé.



## CORIDON ET DAPHNE'.

### E G L O G U E.

CORIDON à DAPHNE', *considerans une Rose.*

**D**APHNE', que cette rose est brillante & vermeille;

Des autres fleurs, c'est la merveille :

Tu vois de tes attraits le fidèle tableau.

Ainsi, parmi les beautés du hameau

Ma DAPHNE' n'a point de pareille !

### D A P H N E'.

Toujours des complimens ! Ce langage nouveau,  
Je te l'ai déjà dit, offense mon oreille,

### C O R I D O N.

Ne sauroit-on, sans te fâcher,

Vanter cette rose naissante,

Et toutes deux vous rapprocher,

Dans un éloge vrai, que tu viens m'arracher ?

C'est le cœur seul qui loue une beauté touchante,

La fille du matin, DAPHNE', t'est ressemblante.

Cette rose , avec toi me semble partager  
 Ce coloris , qui n'est point mensonger ,  
 Cet incarnat , qui nous enchante.

C'est la même fraîcheur , admire ce carmin :  
 Come elle s'embélit ! Come elle ouvre son sein !

Elle seroit moins séduisante ,  
 Si de son aile caressante ,  
*Zéphyre* ne la ranimoit pas.

A son Amant , elle doit ses apas ,

D A P H N E'.

Que dis-tu ?

C O R I D O N ,

D A P H N E' de la rose ,

Non , tu ne fais pas , je le vois ,  
 La célèbre métamorphose , . . .

Cette fleur étoit autrefois

Une bergère jeune , agréable , charmante ;  
 Ton image , en un mot ; come toi ravissante ,  
 Elle avoit aussi ta fierté ,  
 Cette hauteur indifférente

Que produit la vanité :

Se complaisoit en sa beauté ,

De ses amans soumis , rejettoit les hommages ;

*Zéphyre* , le plus fidèle & le plus maltraité ,

Essuioit d'éternels outrages.

L'amour , justement irrité ,

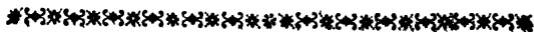
En rose change la Bergère :

*Zéphyre* , au même instant , amant tendre & sincère ,

Dépouille de l'humanité

La substance lourde & grossière.

Surpris de son agilité,  
 Il s'élève; & bientôt avec légèreté,  
 Il déploie une aile amoureuse,  
 Soupire dans l'air enchanté,  
 Exhale en cent parfums sa tendresse flatteuse,  
 Et de fleur en fleur emporté,  
 Vole à sa Maîtresse orgueilleuse.  
 La rose rougit, cède à son empressement;  
 Sous les baisers de son amant  
 Se pare de couleurs divines . . .  
 Regarde, quelle est belle, & quel éclat charmant!  
 Cette Reine des fleurs . . . On la cueille aisément.  
**DAPHNE**, *en se retirant avec précipitation*  
 Tu ne parles pas des épines.



## C A P R I C E.

*Vers d'un jeune Poète, à Mr. F. . .*

**A**MI! de ce séjour tranquille  
 Les plaisirs ont fait leur azile;  
 Ici, les Déites des bois  
 Dansent au son de leur hautbois,  
 Le Zéphir y caresse Flore.  
**A** peine de ses feux a-t-il reçu le prix,  
 Que des fleurs qu'elle fait eclorre  
 Le volage paroît épris,  
 Mais je vois TIRCIS & GLICÈRE  
 S'entretenir sur la fougère;  
 Dieux! que de tendres sentimens,

L'amour inspire à ces amans !

Jamais les oiseaux du bocage

N'ont entendus de si tendre langage ;

Jamais les Nymphes de ces lieux

N'ont vu bergers plus amoureux.

**TIRCIS** étoit galant , **GLICERE** étoit charmante ;

Décrirai je leurs jeux , leurs transports , leurs desirs ?

Mais je ne puis , ami , te peindre leurs plaisirs !

**GLICERE** interdite & tremblante ,

D'une démarche chancelante ,

Voulut fuir des bras du berger ;

Qui d'un air tendre , mais timide ,

La pressoit de le soulager.

Comment fuir un amant , qu'amour lui même guide ?

Aussi , tous ses efforts sont vains :

Elle cède à **TIRCIS** , se rend à sa tendresse ;

Et le jeune berger , qui l'aime & la caresse ,

Est le plus heureux des humains.

Il fixé sur son sein une vûe attentive ;

Son œil laissé-égarer son ame fugitive ;

Chaque soupir lui vaut le plus tendre retour ;

Et son amour s'accroit des faveurs de l'amour.

Il lui jure cent fois que son ame l'adore ;

Pour l'en convaincre mieux il le répète encore.

Pourroit elle douter de sa sincérité

Puisqu'elle a pour garant son cœur & sa beauté ?

Belle dont le cœur insensible

Ne s'est jamais laissé charmer

Pourroit-il rester inflexible

Pour un Berger si beau , qui fait si bien aimer ?

L'amour les couvrant de ses ailes ,

Aplaudit a cette union :

Et l'aimable berger par cent preuves nouvelles ,  
Sait exprimer la passion.

Mon esprit fut frappé de ce doux badinage.

Oui ! j'en chéris encor l'image.

Des richesses , de la grandeur ,

Je ne desiré point l'usage ;

Mais de fixer un cœur volage ,

D'être épris de la même ardeur ,

Ha ! cher ami , c'est être sage

Que de jouir de ce bonheur.

## LES GRENOUILLES ET LES ENFANS.

FABLE par M. DE LA MOTTE.

**A** vous le dé , Messieurs les Princes ,

Vous vous piqués de nobles sentimens.

Vous voulés bataillet , conquérir des provinces

Ce font là vos amusemens.

Mais savés vous bien que nous sommes

Les victime de ces beaux jeux ?

Bon , il n'en coûte que des homes !

Dités vous : N'est-ce rien ? Vous comptés bien les  
somes ;

Mais pour les jours des malheureux ,

C'est zero : Belle arithmétique

Qu'introduit votre politique.

Des grenouilles vivoient en paix  
 Barbotant, croassant, au gré de leur envie :  
 Une troupe d'enfans, sur les bords du marais,  
 Vint troubler cette douce vie.

Ça, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous,  
 Un jeu plaisant, une innocente guerre :

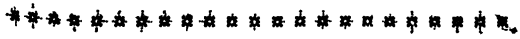
Qui lancera plutôt sa pierre,  
 Sera notre Roi. Topé. Ils y consentent tous.  
 Pierres volent soudain, chacun veut la victoire,  
 L'enfant n'est-il pas home ? Il aime aussi la gloire.  
 Bientôt tout le marais est couvert de cailloux  
 Et grenouilles pour fuir n'eut pas assez de trous.  
 L'une est blessée à la poitrine,

Et l'autre meurt d'un grand coup sur l'échine.  
 Enfin la plus brave de là

Lève la tête, & dit, Messieurs holà !

De grace allés plus loin contenter vôtre envie.  
 Choisissez vous un maître à quelque jeu plus doux.  
 Ceci n'est pas un jeu pour nous.  
 Vos plaisirs nous coutent la vie.

Rois, serons nous toujours des grenouilles pour vous ?



## E N I G M E.

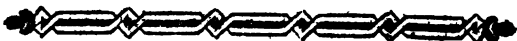
COMPÔSE' monstrueux de grandeur, de bassesse,  
 De vices, de vertus, de science, d'erreur,  
 D'humilité, d'orgueil, de force, de foiblesse ;  
 J'ignore qui je suis, je me cherche sans cesse :  
 Que-moi d'embaras ; qui suis-je, ami Lecteur ?

LOGOGRIPE.

**L**ECTEUR, j'ai deux moitiés : L'une exclut tout plaisir ;

Etre l'autre est toujours l'objet de tes desirs.

Le mot de l'Enigme du mois dernier est  
LA RAISON.



T A B L E.

<b>J</b> ESUS-CHRIST, Remède universel aux maladies de l'ame.	page 3
Cinquième lettre sur les équivoques de la langue Hébraïque	17
A M. T** sur les Psaumes.	22
Lettre à M <sup>lle</sup> demoiselle O.... B.... en lui étoisant un Discours sur le bonheur.	29
Discours sur le bonheur.	32
Dissertation sur le rire.	41
Conjuration d'Hannon contre Carthage.	61
Livres nouveaux.	73
Remède contre la morsure des bêtes enragées.	89
Projet de souscription pour les amateurs de curiosités naturelles.	98
Lettre d'un père à son fils, Officier en France.	94
Épître sur l'union de l'ame & du corps.	97
La location singulière, vers à Mad. D.	104
Coridon & Daphné : Eglogue.	106
Caprice, vers d'un jeune Poète.	108
Les grenouilles & les enfans ; fable.	110
Enigme.	111
Logogriphe.	112